

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

#### Texte

Cinquième décaméron.

#### Description

Manuscrit autographe, Varsovie, Bib. Narodowa, BOZ 1047.

#### Consultation

<https://polona.pl/item/manuscrit-trouve-a-saragosse-cinquieme-decameron,MTY3OTEzMQ/0/#info:metadata>

#### Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,2, p. 403-476 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 633-727.

## CINQUIEME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y étoit avec deux domestiques étrangers, et demandoit avec beaucoup de hauteur qu'on lui rendit les vigognes, le Chef Bohémien l'écouloit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le seigneur Hierro Sangré qui se mit à crier encor plus fort, et n'épargna pas les epithetes de fripon, voleur de grand chemin, et autres pareilles. Alors le chef<sup>2</sup> se mit à siffler sur un ton tres percant, la tente se remplit peu à peu, de Bohémiens armés, dont l'aparition successive fesoit baisser d'autant le ton hautain du Peruvien, qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit plus entendre ce qu'il disoit. Lors que le chef le vit ainsi calmé il lui tendit la main, d'un air riant, et lui dit " Pardonnez brave Péruvien Les aparencees sont contre moi, et vous aviez quelque raison de vous facher. Mais allez chez le marquis de Torres Rovellas. Demandez-lui s'il se rapelle d'une madame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé, par pure complaisance, à devenir vice reine du Mexique à la place de mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rapelle qu'il vienne nous trouver ici. " Don Gonsalve Hiero sangré, parut charmé qu'une sene [*sic*] dont il craignoit les suites se fut aussi heureusement terminée, et il promit de s'aquiter de sa commission

Lorsqu'il nous eut quitté, le chef me dit " Ce Marquis de Torres Rovellas avoit autrefois un gout prodigieux pour les romans et la Bergerie, il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire "

Nous fimes quelques pas à travers d'épaix buissons, et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature, diférente de tout ce que j'avois vu jusqu'alors. Un lac<sup>3</sup> d'une eau verte et sombre mais diaphane jusqu'au fond de ses abimes, étoit entouré de rochers à pic séparés, et interrompus, par des greves riantes, couvertes d'arbustes fleuris, plantés avec art,<sup>4</sup> bien que sans symetrie. Partout où le rocher se baignoit dans l'onde un chemin creusé dans la pierre, fesoient comuniquer d'une greve à l'autre. Des grottes recevoient les eaux du Lac. Ornées comme celle de Calypso, c'étoient autant de retraites, où l'on pouvoit jouir de la fraicheur et même se baigner. Un silence absolu, anonçoit que ces

---

<sup>1</sup> Ce manuscrit aut. est composé de 10 cahiers ; le premier compte 10 f. et 1 carton, le deuxième : 1 carton et 9 f. (1 f. découpé entre 17 et 18), le troisième : 1 carton et 5 f. (2 f. découpés entre 24 et 25, 2 f. découpés entre 26 et 27, 3 f. découpés entre 27 et 28), le quatrième : 4 f. (2 f. découpés entre 27 et 28, 1 f. découpé entre 28 et 29, 1 f. découpé entre 29 et 30), le cinquième : 11 f. et 1 carton (1 f. découpé entre 34 et 35), le sixième : 10 f., le septième : 12 f., le huitième : 11 f. (3 f. découpés entre 75 et 76), le neuvième : 12 f., et le dixième : 1 carton et 7 f. (1 f. découpé après 96), soit 96 f.

Sur la couverture, Potocki a écrit : " Cinquieme Décaméron ".

Le filigrane des deux premiers cahiers et des quatre derniers est : J WHATMAN 1806

Le filigrane des cahiers 3 à 6 est : J WHATMAN 1807

Au revers de la couverture, une main étrangère a écrit : " W tym rękopisic znajduje się Arkuszy 25. " Suivent ces lignes écrites au crayon, probablement par Potocki : "  $2x + 40 = 60 - x + 10 / 2x + x = 60 + 10 - 40 / 3x = 30 / x = 30 / 3 / x = 10$  ". Potocki a ensuite écrit à la plume : " Le 5. / Le 6. à Berszada / le 7 à Tulczyn / le 8 / Le 9. / Le 10. à - - ".

Au début du f. 1, il a biffé : " 5<sup>eme</sup> Décaméron / Quarante et unieme journée / J'allai chez le chef bohémien ".

Au verso du f. 1, le profil d'un homme est dessiné au crayon.

Le texte occupe le recto de chaque f., sauf indications contraires.

Les passages entre {...} sont biffés.

<sup>2</sup> *Surch.* : Bohémien

<sup>3</sup> *Biffé* : transparent jusqu'au

<sup>4</sup> *Biffé* : m

lieux étoient ignorés<sup>5</sup> des humains.

“ Voici (me dit le chef) une province de mon petit empire ou j’ai passé quelques années de ma vie, les plus heureuses peut-être. mes filles y sont nées.

— A propos de ces dames (lui dis je) il y a plus d’un mois que je ne les ai vues.

{— Elles habitent, ordinairement ce vallon, (me répondit le Chef) Et vous pouvez les voir d’ici, au pied d’un rocher de l’autre côté du<sup>6</sup> lac. ”

Je jetai les yeux du côté qu’il m’indiquoit, et je vis deux bohemiennes qui me parurent être mes cousines Emina et Zibeddé. — Je dis en riant au Bohémien que cet endroit me sembloit produire de singulières illusions d’optique.

“ Vous avez raison (me répondit il) Sous la domination des Arabes ce lieu s’appelloit Afrit Hamami, qui veut dire le bain des génies. Et les habitants de la Sierra morena<sup>7</sup> lui donent encore le même nom en l’estropiant un peu. }

Mais les deux américains vont venir, cherchons un abri agréable, ou nous puissions<sup>8</sup> attendre leur arrivée. J’ai fait avertir le reste de la société qui viendra nous y rejoindre. ”

Nous entrâmes dans une des plus belles grottes, ou nous fûmes bientôt rejoints par Rébecca et par son frère. {Velasquez vint ensuite, il parut frappé de la vue de ce Lac et des rochers qui l’entouraient : il ramassa une pierre, et l’ayant examiné avec attention, il dit. “ Ceci est fusible au simple feu de nos verrières, et sans addition. Nous sommes ici dans le cratère d’un ancien volcan. le cône a été creusé par une force expansible supérieure à tout ce que nous connaissons de la puissance du feu, de la flamme, ou de la vapeur. Et il<sup>9</sup> se développe dans l’explosion des volcans quelque élément que nous ne connaissons point encore. Je ne voudrais pas comme Empédocle me précipiter dans dans l’etna<sup>10</sup>, par le chagrin de ne pouvoir le comprendre mais il est sûr que c’est une étude qui a toujours fait le désespoir de mon père et le mien. ” Ensuite Velasquez alla encore ramasser des pierres. Et puis nous vîmes arriver les deux vieillards. }

Et bientôt nous vîmes arriver les deux vieillards<sup>11</sup>

“ Est il possible, (dit l’un d’eux) qu’après un si long cours d’années, je retrouve l’homme, qui dans son enfance m’a rendu un aussi grand service. J’ai souvent fait prendre des informations sur votre compte, mais en vain, On ne m’a jamais fait parvenir en<sup>12</sup> Amérique de nouvelles satisfaisantes.

— Elles ne pouvoient pas l’être (dit le Bohémien) j’ai subi tant de métamorphoses, ma vie s’est passée sous tant de formes différentes. qu’il eût été difficile de me prendre sur le fait, mais enfin puisque nous nous retrouvons, faites moi l’honneur de passer quelques jours dans ces retraites. Vous y jouirez d’un repos que les fatigues du voyage ont dû vous rendre nécessaire.

— Mais (dit le Marquis) ce sont des lieux enchantés.

— Ils en ont la réputation (répondit le chef) les habitants de la Sierra Morena n’osent en approcher, et s’entretiennent les soirs des choses étranges qui s’y passent. Je ne veux point les trop détromper. Je vous prie d’être d’accord que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j’ai placé mon camp.

Cependant je sais que vous avez trouvé un homme sous le gibet dos hermanos. Si [vous] voulez le faire venir vous m’obligerez je desirerais le connaître. ” Le Comte de Torres Rovellas donna ses ordres en conséquence Et l’inconnu<sup>13</sup> arriva son cahier à la main. Il jeta les yeux autour de lui d’un air surpris,

---

<sup>5</sup> Biffé : de ces

<sup>6</sup> Surch. : de ce

<sup>7</sup> Biffé : l’appellent encore

<sup>8</sup> Surch. : pourrons

<sup>9</sup> Biffé : y a d

<sup>10</sup> dans l’etna *surch.* : un volcan [il a oublié de biffer le deuxième “ dans ”]

<sup>11</sup> *Sur la p. en regard* : Et bientôt nous [...]

<sup>12</sup> Biffé : Eur

<sup>13</sup> Biffé : pa

ramassa une pierre, et dit “ Ceci est fusible au simple<sup>14</sup> feu de nos verreries et sans addition nous sommes ici dans le crater d’un ancien volcan, le<sup>15</sup> talus interieur de ce cone<sup>16</sup>, nous fournit des moyens de connoitre sa profondeur, et l’imagination est etonnée de la force expansive qu’il a fallu pour le creuser. ”

Le Comte de<sup>17</sup> Penna Velez<sup>18</sup> observa que l’inconnu devoit etre geometre et phisicien, et que la conjecture de l’aumonier devoit etre fausse. Bientot après nous vimes arriver les jeunes gens. C’est a dire le jeune Penavelez et la jeune Rovellas, et l’on servit une collation qui pouvoit passer pour somptueuse.<sup>19</sup>

{On apporta le déjeuné qui fut somptueux. Les deux seigneurs temoignerent beaucoup d’egards pour Velasquez lorsqu’ils connurent sa naissance, et ils traiterent avec Politesse, Le Cabaliste et sa sa sœur, qui passoient pour gentilshommes du voisinage, et ne dirent pas un mot de Caballe.}

Lorsque l’on eut deservi le Bohemien dit au<sup>20</sup> de Torres “ Seigneur Lorsque je vous ai connu vous ne respiriez que la tendresse, et vous etiés aussi beau que l’amour. Votre Union avec Elvire n’a du etre qu’une suite des plus delicieuses jouissances. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connoitre les épines

— Pas tout à fait (dit le Marquis) Il est vrai que la tendresse a pris peutetre une trop grande partie de<sup>21</sup> mon tems. Mais comme d’ailleurs je n’ai négligé aucun des devoirs de l’honete homme, je confesse cette foiblesse sans honte. Et puisque nous sommes dans un lieu tres propre, aux récits romanesques, je vous ferai si vous le voulez l’histoire de ma vie ” Toute la societé applaudit à cette proposition, et le narrateur comença en ces termes —

#### HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES-ROVELLAS.

Lorsque vous etes entré au college des Théatins, nous logions comme vous le savez, assez près de votre tante Dalanosa. Ma mere alloit voir quelquefois la jeune Elvire, mais elle ne m’y menoit point. Elvire etoit entrée au couvent avec le dessein de devenir religieuse, et les visites d’un garçon de mon age n’eussent pas été convenables. Nous etions donc en proye à tous les maux de l’absence, que nous adouciissions par une correspondance dont ma mere vouloit bien etre le mercure. Elle ne se chargeoit cependant de ce role qu’en réchignant un peu. Car elle prétendoit que la dispense de Rome, n’etoit pas si facile à obtenir, et que dans la regle, nous ne devons nous écrire, qu’après la dispense obtenue,<sup>22</sup> mais en dépit de<sup>23</sup> ce scrupule elle portoit les lettres et les réponses. Quant aux richesses d’Elvire, On se gardoit bien d’y toucher, elle devoit entrer en religion et des lors tous ses biens retournoient aux<sup>24</sup> collateraux de Rovellas.

Votre tante parla à ma mere de son oncle le Theatin comme d’un homme habile et sage, qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mere recut cette ouverture avec beaucoup de reconnoissance. Elle ecrivit en efet au pere Santez, qui trouva l’affaire si importante qu’au lieu, de répondre, il vint lui même à Burgos, avec un Consulteur de la nonciature, qui portoit un nom supposé,

---

<sup>14</sup> *Surch.* : seul

<sup>15</sup> *Surch.* : la pente in Son

<sup>16</sup> *Interl.* : de ce cone

<sup>17</sup> *Biffé* : Torres

<sup>18</sup> *Biffé* : dit que son l

<sup>19</sup> *Sur la p. en regard* : Cependant je sais [...]

<sup>20</sup> *Biffé* : Comte Marquis

<sup>21</sup> *Biffé* : ma vie

<sup>22</sup> *Biffé* : mais malgrez cette reflexion

<sup>23</sup> *Biffé* : cette refl

<sup>24</sup> *Biffé* : heritiers

à cause du mystère que l'on vouloit mettre à toute cette négociation.

Il fut décidé qu'Elvire, resteroit encore six mois, au noviciat, qu'ensuite sa vocation étant tout à fait passée elle seroit sur le pied d'une pensionnaire de la plus haute distinction, ayant un service intérieur, C'est à dire des femmes cloîtrées avec elles, et une maison montée au dehors comme si elle l'habitoit. Ma mère y devoit demeurer avec quelques hommes de loi, chargés des détails de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur et le Consulteur, nous y devois suivre. Vous jugez bien que tous ces arrangements étoient alors un secret pour moi, et je ne cherchois guère à les pénétrer, mon esprit étoit perdu au milieu d'une foule de lectures enchanteresses bien différentes, des misérables productions, sur lesquelles je m'étois formé à Villaca. Ici les romans nouveaux m'offroient la peinture des sentiments les plus délicats dans les expressions les plus tendres les plus ingénieuses et les plus variées. Je pillais de tous côtés et de mes vols, j'en composais les lettres que j'adressois à Elvire. Ses réponses n'étoient pas aussi bien, mais je lui fis passer aussi quelques romans, et alors notre correspondance put être comparée au meilleurs écrits de ce genre, à l'invention près, car il n'y avoit presque rien du notre.

Les six mois de noviciat s'écoulerent et je vis Elvire au Parloir ; elle étoit fort embellie, moi grandi, et nous n'eumes pas besoin du secours des romans, pour prendre l'un pour l'autre le goût le plus vif, ou plutôt une passion véritable<sup>25</sup> Notre sang s'aluma de toute l'effervescence du jeune âge. Le désordre de nos sens completa celui qui regnoit déjà dans nos têtes.

Il falut partir, le moment des adieux fut cruel notre douleur ne fut prise ni feinte, l'amour étoit dans nos cœurs, dans nos têtes, il y étoit extrême et tenoit de la folie. Le désespoir d'Elvire fit craindre pour ses jours, le mien n'eut pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer, et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dus<sup>26</sup> aussi beaucoup à mon mentor, qui n'étoit point un pédant tiré de la poussière des collèges, mais un officier retiré, qui même avoit passé plusieurs années à la cour. Il s'appelloit Don Diegue Santez, et il étoit aussi proche parent du Theatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de pénétration que d'usage du monde, employoit des moyens détournés, pour donner à mon esprit une tournure un peu différente<sup>27</sup> et le ramener, au vrai, mais l'habitude du faux y étoit trop enracinée.

Nous arrivâmes à Rome, et notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi, personnage grave et fier, d'une figure imposante, relevée par une croix d'énormes diamants, qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il étoit informé de l'affaire qui nous amenoit à Rome, qu'elle demandoit du secret, et nous conseilla d'être peu répandus dans le monde " Cependant (ajoutait-il) vous ferez bien de venir souvent chez moi l'intérêt que l'on me verra prendre à vous, fixera<sup>28</sup> l'attention, et le peu que l'on vous verra ailleurs montrera une retenue dont l'effet vous sera favorable. Je me propose demain, de sonder à votre sujet les esprits du sacré collège. "

Nous suivîmes le conseil de Ricardi, je passois mes matinées à voir les antiquités de Rome, et les soirs j'allois chez l'auditeur ; dans une villa, qu'il avoit près de celle des Barberins. La marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle étoit veuve, et demouroit chez Ricardi, parce qu'elle n'avoit pas de parent plus proche, ou du moins on le disoit ainsi, mais au fond, on n'en savoit rien, car Ricardi étoit génois, et le marquis Paduli avoit été à un service étranger.

La jeune veuve avoit<sup>29</sup> ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable, {Une gaieté enfantine, un désir de plaire général, à une exception près, car elle ne paroissoit pas}<sup>30</sup> du tout se soucier de moi, elle

---

<sup>25</sup> *Biffé* : l'effervescence du jeune âge, s'empara de nos org

<sup>26</sup> *Surch.* : dois

<sup>27</sup> *Biffé* : de celle qu

<sup>28</sup> *Biffé* : sur vous

<sup>29</sup> *Biffé* : tout

<sup>30</sup> *Sur la p. en regard* : C'est à dire une politesse générale, mêlée cependant d'une grande réserve, plus grande avec moi, qu'avec les autres. Cependant je croyois lui voir à mon égard, une préférence, et une prévention qui se trahissoit. [Ces lignes étoient probablement destinées à remplacer celles qui ont été biffées, mais le lien

m'évitoit, me répondoit par monosyllabes, et souvent avec l'air de l'embaras, je ne lui avois donné aucun sujet de mécontentement, {et je ne savois à quoi attribuer cet éloignement extraordinaire. J'en parlai à Don Diegue, qui sourit avec un peu de malignité, et me dit qu'il y avoit entre les cœurs des antipathies, dont on ne pouvoit assigner les causes. Cette réponse ne me satisfit point. J'avois fait dans les romans une étude du cœur humain, que je croyois tres aprofondie,<sup>31</sup> je voulus completer mes recherches, en assignant une cause à l'antipathie que temoignoit la belle Paduli, et je recherchai sa conversation.} La miene rouloit comme à l'ordinaire, sur l'amour, sur les diferentes manieres d'aimer, sur la diference à faire entre la tendresse et la passion, entre la fidelité et la Constance, mais en traitant tous ces sujets avec la belle italiene, l'idée ne me venoit pas que je pusse jamais etre infidele à Elvire, et mes lettres partoient pour Burgos aussi brulantes que par le passé. {Pour ce qui est de Madame de Paduli, elle m'ecoutoit avec beaucoup d'attention et même de surprise, il sembloit que je l'entretinsse de choses dont elle n'aueroit jamais entendu parler.}

Un soir je me rendis à la villa sans mon Mentor Ricardi n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les jardins, J'entrai dans une grote et j'y trouvai la Padouli, plongée dans une réverie profonde, dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant paroître, m'aueroit fait presque soupçonner que j'avois été le sujet de sa réverie. Elle eut meme, l'air efrayé d'une personne qui veut echaper à quelque danger.

Elle se remit cependant, me pria de m'asseoir, et m'adressa, le compliment ordinaire en Italie. “ Lei a girato questa matina, — Avez vous ? [sic] promené ce matin ” Je lui répondis, que j'avois été au Corso, où j'avois vu beaucoup de femmes, dont la plus belle etoit la Marquise Lepri.

“ Ne connoissés vous pas de femme plus belle qu'elle (me dit la Padouli).

— Pardonnés moi (lui répondis je) je connois une demoiselle en Espagne qui a beaucoup plus de beauté. ”

Cette réponse parut faire de la peine à Madame Padouli. Elle retomba dans sa reverie, baissa ses belles paupieres, et fixa sur la terre des regards où la tristesse etoit peinte. — Pour l'en distraire, j'entamai encore une conversation dont la tendresse étoit le sujet. Alors elle leva sur moi, des yeux languissants et me dit “ Ces sentiments que vous saves si bien peindre les avez vous éprouvés ?

— Ah (lui répondis je) si je les ai éprouvés ? mille foix plus vifs encore, et mille foix plus tendres, et pour la même demoiselle dont la beauté est si superieure ”

A peine j'eus prononcé ces mots, qu'une mortelle paleur couvrit le visage de la Padouli. Elle tomba toute etendue à terre, ni plus ni moins que si elle etoit morte. Je n'avois jamais vu de femme dans cet état et je ne savois absolument que faire de celle ci. Heureusement, j'aperçus deux femmes de chambre qui promenoient dans le jardin. Je courus à elle[s], et leur dis de secourir leur maitresse.

Ensuite je quitai le jardin, reflechissant à ce qui venoit d'arriver. Admirant surtout la puissance de l'amour et comment une etincelle, qu'il laisse tomber dans les cœurs y produit des embrasements subits, car enfin j'avois penetré que la Padouli s'étoit prise d'une grande passion, pour moi {j'avois jugé que ce sentiment s'étoit d'abord manifesté par une sorte de crainte, qui avoit prise les apparences de l'aversion} et qu'ensuite des conversations, que je croyois sans conséquence avoient rendu à la passion son véritable caractere. Je plaignois la Padouli. Je me reprochois, d'avoir contribué inocament à son malheur. Mais je n'imaginois pas pouvoir jamais etre infidele à Elvire, ni pour la Padouli, ni pour femme au monde.

Le lendemain j'allai à la villa, mais on n'y recevoit pas. Madame de Padouli étoit malade. Et le lendemain toute la ville ne s'entretenoit que de sa maladie, qu'on assuroit etre fort sérieuse. J'en fus affligé. Des maux dont j'étois l'auteur ne pouvoient manquer de m'inspirer une tendre pitié et même quelques remords.

Au cinquieme jour de la maladie, je vis entrer ches moi une jeune fille coefée d'une mante, qui lui couvroit le visage. Elle me dit “ Seigneur etranger. Une femme mourante demande à vous voir, suivez

---

syntaxique entre le texte et l'addition n'est pas établi. Le bas de la p. est occupé par la division de 4000 par 7.]

<sup>31</sup> Biffé : et

moi. ” Je me doutai bien qu’il s’agissoit de Madame Padouli, mais je ne crus point que l’on put refuser quelque chose à une agonisante. Une voiture m’atendoit au bout de la rue, j’y montai<sup>32</sup> avec la fille voilée. Nous arrivames à la villa par les derieres du jardin. Nous entrames dans une allée fort sombre, de la dans un corridor puis dans quelques chambres tres obscures. Enfin dans celle de Madame Padouli. Elle etoit dans son lit et me tendit la main. Je la baisai, elle etoit brulante, ce que je crus etre un efet de la fievre<sup>33</sup>. Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu’à demi nue. Jusqu’alors je n’avois connu des femmes, que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux foiblirent Je me trouvai infidele à Elvire, sans même savoir, comment cela m’etoit arrivé.

“ Dieu d’amour (s’ecria l’italiene) voila de tes prodiges. Celui que j’aimois m’a rendu à la vie ” Que vous dirai je D’un etat d’entiere innocence, je passai aux plus delicieuses recherches<sup>34</sup> de la volupté<sup>35</sup>. Deux<sup>36</sup> heures s’ecoulerent ainsi. Enfin la suivante vint<sup>37</sup> avertir, qu’il etoit tems de nous séparer, et je regagnai la voiture, avec quelque peine,<sup>38</sup> obligé de m’apuyer sur le bras de la jeune fille, qui rioit sous cape. Prete à me quitter elle me serra dans ses bras, et me dit, “ J’aurai mon tour aussi ”

Je ne fus pas plustot en voiture, que l’idée des plaisirs que j’avois goûté, fit place aux remords les plus déchirants. “ Elvire (m’écrai je) Elvire je t’ai trahie, Elvire je ne suis plus digne de toi, Elvire, Elvire, Elvire ” Enfin je dis tout ce que l’on dit en pareil cas, et je me retirai chez moi, bien résolu, de ne plus retourner chez la Marquise. Le lendemain, je me préparai des le matin, au refus que je voulois signifier à la messagere lorsqu’elle viendroit me chercher, mais elle ne vint point, ce qui me surprit un peu. Sylvia, ne vint qu’au bout de cinq jours. Elle etoit mise avec une recherche, dont sa figure auroit pu se passer car elle etoit au fond plus jolie, que sa maitresse “ Sylvia (lui dis je) Sylvia retirez vous, vous m’avez rendu infidele à la plus adorable des femmes. Vous m’avez trompé. Je croyois aller chez une mourante, et vous m’avez introduit chez une femme, qui ne respiroit que la volupté. Mon cœur n’est point coupable, mais je ne suis point innocent.

— Vous l’etes (me répondit Sylvia) rassurez vous à cet egard. Mais je ne viens point pour vous conduire chez la marquise, qui est en ce moment dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout Ricardi n’est point son oncle. Venez avec moi je vous expliquerai tout cela ”

Je suivis Sylvia, par curiosité. Nous montames en voiture, nous arrivames à la villa. Nous entrames par les jardins, puis la jolie messagere, me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grizete, orné de pots de pomade de peignes, et de quelques afiquets de toilette, de plus un petit lit blanc comme neige, et sous le lit deux petites mules d’une élégance remarquable. Sylvia, ota ses gants, sa mantille, et ensuite, le mouchoir qu’elle avoit sur la poitrine “ Arretes (lui dis je) n’allez pas plus loin. C’est ainsi que votre maitresse m’a rendu infidele.

— Ma maitresse (me répondit Sylvia) a recouru à de grands moyens dont j’ai su me passer jusqu’à present ” En même tems elle ouvrit une armoire, en tira des fruits des biscuits, et une bouteille de vin. Elle les posa sur une table, qu’elle aprocha du lit, puis elle me dit “ Mon charmant Espagnol, Les filles suivantes sont mal dans leurs meubles, il y avoit ici une chaise, on l’a otée ce matin<sup>39</sup> Essayez vous sur ce lit à coté de moi et ne dedaignez pas cette petite collation que je vous ofre de tout le fond de<sup>40</sup> mon cœur. ” Il fallut bien accepter des ofres aussi gracieuses. Je m’assis auprès de Sylvia, je mangeai de ses fruits, je bus de son vin, et je la priai de me faire l’histoire de sa maitresse qu’elle commença en ces

---

<sup>32</sup> *Interl.* : j’y montai

<sup>33</sup> *Biffé* : mais je me trompois

<sup>34</sup> *Biffé* : de l’art

<sup>35</sup> de la volupté *surch.* : des voluptés

<sup>36</sup> *Surch.* : Quatre

<sup>37</sup> *Biffé* : nous sép

<sup>38</sup> *Biffé* : et

<sup>39</sup> *Biffé* : mettez vous sur ce

<sup>40</sup> *Interl.* : le fond de

termes.

{“ Arrêtez Monsieur le marquis (dit Velasquez), Voilà que vous faites comme le Bohémien, chez qui les histoires sortent les unes des autres. Ici c’est vous qui êtes sur le lit de Sylvia, qui vous raconte l’histoire de Madame Padouli, mais faites s’il vous plaît que celle-ci n’ait rien à raconter sans quoi je n’y serai plus. ”

Le marquis vit bien qu’il avait à faire à une sorte d’original “ Non (lui répondit-il en riant) il n’y aura point d’épisode à l’histoire de la marquise mais celle de Ricardi y doit entrer nécessairement et je crois même qu’il vaudra mieux commencer par ce qui le regarde. ”}

#### HISTOIRE DE MONSIGNOR RICARDI ET DE LAURA CERELLA, DITE MARQUISE PADOULI.

Ricardi cadet d’une maison illustre, étoit entré de bonne heure dans les ordres, et bientôt après dans la prélature. Une belle figure et des bas violets, étoient alors deux puissantes recommandations auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages et même en abusa, comme fesoient tous les jeunes prélats ses confrères. A trente ans, il se trouva ennuyé de<sup>41</sup> ce qui s’appelle plaisirs, et voulut jouer un rôle dans les affaires. Cependant il ne vouloit pas tout à fait renoncer aux femmes mais il ne savoit<sup>42</sup> comment s’y prendre, pour former une liaison dans où<sup>43</sup> il ne trouveroit absolument que de l’agrément. Il avoit été le *cavalier Servente* des plus belles Princesses de Rome, mais les belles Princesses començoient à donner la Préférence, à des prélats plus jeunes. D’ailleurs rien ne lui sembloit plus désagréable que de faire la cour à une femme. Il auroit voulu être chez lui, et il falloit être chez elle, il falloit s’y rendre à des heures réglées. Cette gêne habituelle étoit insupportable. Entretenir une femme de Théâtre étoit encore pis. Elles ne sont point au courant de la société, on ne sait de quoi leur parler. Au milieu de ces incertitudes, Ricardi conçut un projet<sup>44</sup> qui est venu en l’idée de bien des gens avant et après lui, celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise, et qui par conséquent devoit le rendre parfaitement heureux. Quel plaisir en<sup>45</sup> effet, de voir dans un être doué de toutes les grâces, les charmes de l’esprit s’épanouir avec ceux de la figure, de lui montrer le monde et la société, de jouir de ses surprises d’épier le premier réveil du sentiment, de lui donner toutes ses idées, et d’en faire ainsi, un<sup>46</sup> être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cette personne charmante. Bien des gens les épousent pour se tirer d’affaire. Ricardi ne le pouvoit pas. Au milieu de ses projets libertins, notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement, il avoit un oncle Auditeur de Rote, qui avoit la promesse du chapeau, et devenant Cardinal il avoit l’assurance de faire passer sa place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Et Ricardi jugea qu’en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi, se promenant dans les rues de Genes, et rêvant à son projet favori, fut acosté par une fille de treize<sup>47</sup> ans, qui portoit un panier d’oranges, et lui en offrit une avec une grâce charmante. Ricardi, d’une main libertine, écarta les cheveux mal peignés, qui retomboient sur le visage de la petite, et découvrit des traits qui prométoient de devenir parfaitement beaux. Il demanda à la petite vendeuse d’oranges, quels étoient ses parents ? Elle lui répondit qu’elle n’avoit qu’une mère veuve et très pauvre, qui s’appelloit Bastiana Cerella.

Ricardi se fit conduire chez elle, et commença par se nommer, ensuite il dit à la Bastiana, qu’il avoit une parente, dame très charitable, qui se plaisoit à élever des jeunes filles pauvres, et qui les

---

<sup>41</sup> *Surch.* : de tout

<sup>42</sup> *Biffé* : pas

<sup>43</sup> *Surch.* : la quelle [il a oublié de biffer “ dans ”]

<sup>44</sup> *Interl.* : conçut un projet

<sup>45</sup> *Biffé* : effet de cueillir un bouton de rose et de le voir s’épanouir

<sup>46</sup> *Biffé* : ent

<sup>47</sup> *Biffé* : à quatorze



dotoit ensuite. Qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laura.

La mere sourit et lui dit " Je ne connois pas Madame votre parente, qui surement doit etre une dame respectable, mais votre charité envers les jeunes filles est tres connue et vous pouvez emener celle ci. Je ne sais si vous la formerez à la vertu, mais vous la tirerez de la misere qui est pire que tous les vices. "

Ricardi ofrit de stipuler quelque chose en faveur de la mere " Non (lui répondit elle) je ne vends point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferés parvenir. Vivre est la première loi, et souvent l'inanition m'empêche de travailler. "48

Des le meme jour la petite Laura fut mise en pension, chez un client de Ricardi. Ses mains furent couvertes de pate d'amande, ses cheveux de papillotes, son cou de perles, sa gorge de dentelles, la49 petite se regardoit dans toutes les glaces, et ne pouvoit se reconnoitre mais des le premier instant elle comprit quelle etoit sa destination et prit l'esprit de son etat.

Cependant Laura avoit des compagnons de son enfance50 qui ne sachant point ce qu'elle étoit devenue en etoient fort en peine. Le plus intéressé à la retrouver etoit Ceco Boscone, petit garcon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà tres fort lui même, et déjà tres amoureux, sans se douter qu'il y eut de l'amour dans le monde. Comme Laura vendoit des oranges, et habitoit beaucoup la rue, Ceco avoit assés d'51 occasions de la voir, mais il la voyoit aussi chez elle et ches nous etant un peu notre parent.52 Si je dis notre parent53 c'est que je m'apelle aussi Cerella et que j'ai l'honneur d'etre cousine germaine de ma maitresse.

Nous etions d'autant plus en peine de notre cousine, que non seulement on ne nous en parloit pas, mais qu'il nous etoit meme defendu d'en parler, et de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire etoit de travailler en gros linge et mon cousin, fesoit les comissions du port en atendant qu'il put y porter les balots. Lorsque nous avions bien travaillé le jour nous alions le soir, sous le portail, d'une eglise voisine, et nous versions bien des larmes sur la perte de notre cousine. Un soir Ceco me dit, " Il me vient une idée. Tous ces jours il a plu à verse, et madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour, Elle n'y tiendra pas et si sa fille est à Gene, elle ira la trouver.54 Il ne s'agira donc que de la suivre, et nous saurons où trouver Laura. " J'applaudis à cette invention. Le lendemain, il fit tres beau, j'allai chez madame55 et je la vis qui tiroit56 d'une vieille armoire, une mante plus vieille encore,57 Je lui dis quelques mots, et je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en ambuscades, et bientot nous vimes sortir Madame Cerella. Nous la suivimes jusqu'à un quartier eloigné et comme elle entra dans une maison, nous nous cachames encore. Madame Cerella sortit. Et lorsque nous la vimes eloignée nous entrames dans la maison58. Nous montons l'escalier, où plustot nous en sautons, les marches, nous ouvrons59 la porte du bel appartement, je reconnois Laura, je me jete à son cou, Ceco m'en arache, la prend dans ses bras et cole sa bouche sur la sienne. Mais une porte s'ouvre. Le marquis de Ricardi en sort, me donne des soufflets et des coups de pieds60 à Ceco. Ses gens surviennent,61 en un clin d'œil,

---

48 *Sur la p. en regard* : de la mere " Non [...]

Les premiers mots du paragraphe (" Ricardi ofrit [...] en faveur ") ont été ajoutés au bas du recto.

49 *Biffé* : pauvre

50 Cependant Laura [...] *surch.* : Elle le prit si bien. Cependant la petite Laura

51 assés d' *surch.* : de frequentes

52 *Biffé* : car il est bon que vous

53 *Biffé* : car j'ai

54 *Biffé* : Il faudra

55 *Biffé* : Bastiana

56 *Surch.* : sortoit

57 *Biffé* : dont elle examinoit les trous.

58 *Biffé* : sautant les marches quatre à quatre

59 *Biffé* : une

60 *Biffé* : à Ricardi

nous nous trouvons dans la rue, soufletés, batus, et<sup>62</sup> bien convaincus, que nous ne devons plus faire de recherche sur la destinée de notre cousine.

Ceco, alla de ce pas, sur un corsaire maltais où il se fit mousse. Je n'en n'ai plus entendu parler.<sup>63</sup>

Quant à moi, l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point, et pour ainsi dire elle grandit avec moi. J'ai servi dans plusieurs maison[s]. Enfin dans celle du Marquis Ricardi, Frere de notre prélat, j'y entendis parler de Madame Paduli, avec autant de curiosité que j'en avois sur la destinée<sup>64</sup> de Laura. Elle echapa à la curiosité des maitres et non pas à la mienne, car rien n'echape aux valets. Mais, Seigneur Alonzo, ce n'est pas mon histoire que je vous raconte, c'est celle de ma maitresse.<sup>65</sup>

Je vous ai dit que [Laura] etoit chez un des clients de —<sup>66</sup> Elle y resta plus d'un an. Le prélat la voyoit croitre et s'embellir. Lorsqu'elle fut un peu formée ils partirent pour Londres. Le prelat voyageoit sous un nom supposé.<sup>67</sup>

Ricardi partit pour Londres, il voyageoit sous un nom supposé, et se donnoit, pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la conduisit à Paris, à Londres et toujours dans de grandes villes, où l'incognito étoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur, et le rendoit le plus heureux des hommes. Cinq années se passerent comme un eclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau, et le pressoit de retourner à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief, qu'il avoit pres de Venise, et lui dit que desormais elle s'appelleroit Marquise Padouli, et passeroit pour la veuve d'un marquis Padouli parent des Ricardi, qui venoit de mourir au Service d'Autriche Qu'à titre de parente, elle viendrait bientôt le rejoindre à Rome et faire les honneurs de sa maison, puis il partit pour sa destination.

La nouvelle Marquise, abandonnée à ses reflexions en fit de tres sérieuses, sur le caractere de Ricardi, sur ses relations avec lui, et sur le parti qu'elle en pouroit tirer. Au bout de trois mois, elle fut mandée auprès de son soit disant oncle, et le trouva dans tout l'eclat attaché aux employs dont il etoit revêtu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle, et beaucoup d'homages lui furent adressés.

Six mois se passerent ainsi. Ensuite la marquise bien que toujours fetée, encensée, devint tout à coup<sup>68</sup> sérieuse, rêveuse, capricieuse, vaporeuse et dégoutée de tout. Ricardi avoit beau chercher à lui plaire, il ne pouvoit la ramener, à la douceur, et à l'egalité d'humeur, qu'il lui avoit vue jusqu'à lors. “ Ma chere Laure (Lui disoit il un jour) Que vous manque t il comparez votre etat actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Eh pourquoi m'en avez vous tirée (lui répondit Laure avec la plus grande vehemence). C'est ma misere que je regrete. Que fai je ici au milieu de ces princesses, leurs politesses equivoques sont autant d'ameres injures. Oh ! mes haillons combien je vous regrete, mon pain noir mes chataignes, je n'y puis penser, sans que mon cœur soit déchiré, et toi mon petit Ceco, qui devois m'epouser, quand tu serois asses fort pour etre portefaix, avec toi j'aurais connu la misere, mais non pas les vapeurs. Tu m'aurais serré dans tes bras vigoureux, et les Princesses auroient envie de mon sort.

— Laure, Laure (s'ecria Ricardi) quel est ce nouveau langage.

— C'est celui de la nature (lui répondit Laure) elle a fait les filles pour devenir femmes et meres,

---

<sup>61</sup> *Biffé* : et

<sup>62</sup> *Biffé* : bien fachés d'avoir reussi dans [deux ou trois mots illisibles]

<sup>63</sup> *Biffé* : Quant à moi je ne pus m'empêcher de faire bien des reflexions, sur ce qui etoit arrivé Laura, à force d'y reflechir, j'en compris une partie / Quant à moi je ne pus m'empêcher de reflechir beaucoup à tout ce qui nous etoit arrivé, et à force d'y porter mes reflexions je crois que l'esprit m'est venu un peu plustot qu'il ne vient aux filles de mon age. Mais ce n'est pas de moi que je veux vous entretenir. / Le marquis, Monseigneur Ricardi cor comprit qu'il devoit eloigner Laura de sa famille et partit avec elle pour Londres

<sup>64</sup> *Biffé* : des mait

<sup>65</sup> *Biffé* : Vous jugez bien

<sup>66</sup> *Interl.* : etoit chez un des clients de —

<sup>67</sup> *Sur quatre p. en regard* : Cependant Laura avoit des compagnons [...]

<sup>68</sup> *Interl.* : devint tout à coup

dans l'état où le ciel les a fait naître, et non pas pour être les nièces de prêtres Libertins. » Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta fort embarrassé. Il avait présenté<sup>69</sup> la Padouli comme sa nièce, et si l'étourdie alloit découvrir la vérité, il étoit perdu et sa carrière finie. De plus il aimoit la friponne, il en étoit jaloux et tout contribuoit à le rendre malheureux.

Le lendemain il se présenta en tremblant à la porte de Laure, et fut agréablement surpris, d'en recevoir l'accueil le plus tendre. « Pardonnez (lui dit elle) Cher oncle, cher bienfaiteur, je suis une ingratitude indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains. Vous avez formé mon esprit je vous dois tout, pardonnez une faute où mon cœur n'avoit point de part. » La paix fut bientôt faite

Quelques jours après Laura dit à Ricardi « Je ne puis être heureuse avec vous, vous êtes trop mon maître. Tout ici vous appartient, et je suis dans une entière dépendance. Mylord Taf a donné à sa maîtresse, la plus belle terre du Duché de Modène. Voilà ce qui s'appelle un amant, et si je vous demandois cette baronnie où j'ai passé trois mois vous me la refuseriez. Cependant c'est un Leg de votre oncle Cambiasi, et vous en pouvez disposer entièrement

— C'est pour me quitter (dit Ricardi) que vous voulez avoir un sort indépendant.

— C'est pour vous en aimer davantage (répondit Laure) »

Ricardi, ne savoit s'il devoit donner ou refuser il étoit amoureux, jaloux, il craignoit de voir sa dignité compromise, il craignoit de se mettre lui même dans la dépendance de sa maîtresse.

Laura lisoit dans son âme, et l'auroit volontiers poussée à bout. Mais Ricardi avoit dans Rome un immense pouvoir. Sur un mot de sa part quatre Sbirres seroient venus saisir, la nièce et l'auroient conduite à quelque couvent ou elle eut fait une longue pénitence. Cette réflexion retenoit Laura qui enfin se déterminâ à faire la malade pour obtenir ce qu'elle vouloit. Elle étoit occupée de cette idée, lorsque vous êtes entré dans la grotte.

« Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensoit ? demandai je tout surpris. »

Non mon enfant (me dit Sylvia) elle pensoit à une bonne baronnie qui vaut quatre mille scudi de rente. Mais tout d'un coup l'idée lui vint de contrefaire non seulement la malade mais la morte. Elle s'y étoit déjà exercée en imitant des actrices qu'elle avoit vues en Angleterre, et elle vouloit savoir si elle vous feroit illusion.

Vous voyez donc mon petit Espagnol que jusques là vous avez été complètement dupe, mais vous n'avez pas le droit de vous plaindre du reste de l'histoire, et ma maîtresse ne se plaint pas non plus de vous. Pour moi je vous ai trouvé charmant, lorsque<sup>70</sup> défaillant vous cherchiez mon bras pour vous soutenir. Alors j'ai juré que j'aurois mon tour.

Que vous dirai je, j'étois confondu de tout ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions, je ne savois<sup>71</sup> plus où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble, pour troubler aussi mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir, et même abusa de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans la voiture, je ne savois pas si je devois avoir de nouveaux remords, ou bien n'y plus penser.

---

<sup>69</sup> *Surch.* : annoncé

<sup>70</sup> *Biffé* : épuisé de forces en

<sup>71</sup> *Biffé* : pas

## 42<sup>eme</sup> JOURNÉE.

Je m'arachai d'entre les bras de mes cousines, et voyant que l'on se rassembloit déjà dans la grotte, ou l'on avoit dejeuné la veille, j'en pris aussi le chemin. Les deux seigneurs paroissoient tres satisfaits de leur gîte, aussi bien que de leur hôte, et nullement pressés de partir. Le marquis de Torres<sup>72</sup> s'ofrit de lui même à reprendre la suite de son histoire, sa proposition fut agréée et lorsque l'on eu desservi, il s'exprima en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIR DU MARQUIS DE TORRES.

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités à la belle Elvire, j'avois eu des remors affreux après la première, et comment après la seconde, je n'avois plus su si j'en devois avoir, ou s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs, que mon amour pour ma cousine étoit toujours le même, et mes lettres également passionnées. Mon<sup>73</sup> Mentor, qui vouloit, à tout prix me guerir de mes idées romanesques, se permettoit quelquefois des démarches qui sortoient un peu<sup>74</sup> de son employ. Sans avoir l'air d'y être pour rien, il m'exposoit à des tentations, où je sucombois toujours, mais ma passion pour Elvire, étoit néanmoins la même, et je brulois d'impatience de voir enfin la dispense sortir du greffe Apostolique.

Enfin Ricardi nous fit un jour venir Santez et moi. Son air avoit quelque chose de solemnel, qui anonçoit la grande nouvelle qu'il avoit à nous apprendre. Il en temperra cependant la gravité par un sourire affable et nous dit " Votre affaire est terminée, et ce n'a pas été sans peine nous acordons les dispenses asses facilement pour de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne, parce que la foi, y est plus pure, et le droit divin observé plus exactement. Cependant Sa Sainteté considérant les pieuses fondations, faites en Amérique par la maison de Rovellas, et considérant aussi que la faute des deux jeunes gens, étoit une suite des malheurs instantanés de la dite maison, Sa Sainteté (dis je) a délié sur la terre, les liens de parenté, qui existoient entre vous. Ils seront également déliés dans le ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens, ne s'autorisent point de cet exemple pour commetre des fautes pareilles, il vous est enjoint pour penitence de porter au cou, un rosaire de cent grains, et de le reciter tous les jours. De plus de batir une Eglise pour les Theatins de la Vera-cruz. Et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment, ainsi qu'à la future marquise. "

Je vous laisse imaginer ma joye. Je courus me faire delivrer, le bref de Sa Sainteté, et nous quitames Rome deux jours après. Je courus jours et nuits, j'arivai à Burgos, au bout de trois semaines, et je revis Elvire. Elle étoit encore embellie.

Il ne nous restoit plus qu'à faire aprouver le mariage par la cour, mais nous ne manquions plus d'amis depuis qu'Elvire étoit rentrée dans ses biens. Les tuteurs eurent bientôt obtenu l'aveu que l'on desiroit. La cour y ajouta pour moi le titre de Marquis<sup>75</sup> de Torres-Rovellas.<sup>76</sup> Alors on ne s'occupa plus, que de robes, de parures, d'ecrains delicieux fracas, pour la jeune fille qui va devenir epouse. Mais la tendre Elvire n'y étoit point sensible, elle ne l'étoit qu'aux soins de son epoux. — Enfin parut le jour où l'on devoit nous unir, ou plustot le soir, car la ceremonie devoit se faire aux flambaux dans

---

<sup>72</sup> *Biffé* : paroissoi

<sup>73</sup> *Biffé* : gouverneur

<sup>74</sup> *Biffé* : du caractere

<sup>75</sup> *Biffé* : de avec la

<sup>76</sup> *Sur la p. en regard* : La cour y ajouta [...]

la Chapelle d'une maison que nous avons pres de Burgos. Je me promenois dans les jardins, pour charmer l'impatience, et l'ennui dont j'étois dévoré, puis je m'assis sur un banc, où je me mis à reflechir, sur ma conduite, si peu digne de cet ange auquel j'allois etre uni et comptant toutes les infidelités que je lui avois faites j'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remors rentra de nouveau dans mon ame, et m'adressant à moi même les plus durs reproches, je me dis " Ingrat Malheureux, as tu songé au tresor qui t'étoit destiné, à cet etre divin, qui ne soupire, qui ne respire même que pour toi, et qui n'a jamais adressé une pensée, à nul autre. " Tandis que j'étois ocupé de cet acte de contrition j'entendis que deux Cameristes d'Elvire, s'étoient placée sur un banc derrière la charmille, où le mien etoit adossé, et qu'elles avoient comencé une conversation, qui me rendit tres attentif.

" Et bien Manuella (dit l'une d'elles) notre Maitresse va etre bien contente, aujourd'hui, car elle aimera en realité, et en donnera des temoignages reels, au lieu des menues faveurs, qu'elle acordoit si genereusement aux soupirants de la grille.

— Bon (dit l'autre Cameriste) vous voulez parler de son maitre de guitarre, qui baisoit furtivement sa main en faisant semblant de la placer sur les cordes<sup>77</sup>.

— Point du tout (reprit la premiere Cameriste) je veux parler d'une douzaines de passions, bien innocentes à la vérité, mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa maniere. D'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la geographie. Celui la etoit bien amoureux par exemple, aussi lui a t elle donné un beau paquet de cheveux, qui m'ont bien manqués lorsque j'ai voulu la coefer le lendemain.

— Ensuite est venu ce beau parleur, qui l'instruisoit et la metoit au fait de ses revenus, et de l'etat de ses biens. Celui la par exemple avoit ses vues, il combloit Elvire des eloges les plus flateurs et l'ennyvroit d'amour-propre. Elle lui a donné son profil dessiné sur son ombre, et cent foix sa main à baiser à travers les baraux, et des cadaux de fleurs, et des bouquets echangés... "

Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine etoit complete. J'en fus atteré. Sans doute Elvire n'avoit acordé que des faveurs bien innocentes, ou plustot c'étoient de veritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devoit pas même se permettre ces ombres d'infidelités. Elle avoit des son enfance d'abord begayé, puis parlé d'amour et de sentiment. J'aurois du comprendre qu'aimant à traiter ce sujet elle s'en seroit occupée avec d'autres qu'avec moi. Mais je ne l'avois point cru, j'étois détrompé, noyé dans mon chagrin, Anéanti. Alors on m'apella pour la ceremonie. J'entrai dans la Chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mere, et remplit ma future d'inquietude et de tristesse. Le pretre même en fut déconcerté, et ne savoit plus s'il devoit nous marier, ou non. Cependant il nous maria. Mais je vous assure que jamais journée atendue avec impatience, ne répondit moins à ce qu'elle sembloit prometre. Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen eteignant<sup>78</sup> ses flambaux,<sup>79</sup> nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs. La tous les badinages de la grille s'efacerent du souvenir d'Elvire. Des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnoissance. Elle fut toute à son epoux.

Le lendemain nous avons l'air tres heureux, et comment auroi je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont vecu, savent que parmi les biens de la vie, il n'en n'est point de comparable, au bonheur que donne la jeune epouse, portant dans la couche<sup>80</sup> nuptiale et tant de mysteres à penetrer, et tant de reves à realiser, et tant de pensées<sup>81</sup> caressantes. Qu'est-ce que le reste de<sup>82</sup> l'existence auprès de nuits pareilles, auprès des jours qui les suivent, passés entre le souvenir<sup>83</sup> des émotions recentes et les decevantes illusions d'un avenir que l'esperance embellit des couleurs les plus flateuses.

Les amis de notre maison, nous laisserent quelques mois, abandonnés à notre yvresse. Et lorsqu'ils

---

<sup>77</sup> les cordes *surch.* : la guitarre

<sup>78</sup> *Surch.* : eteignit

<sup>79</sup> *Biffé* : et

<sup>80</sup> la couche *surch.* : le lit

<sup>81</sup> de pensées *surch.* : d'idées

<sup>82</sup> *Biffé* : l'egli

<sup>83</sup> *Surch.* : sentiment

nous crurent en état de les entendre, ils nous représenterent que le Comte de Rovellas, avoit eu quelque espoir d'obtenir la grandesse, et qu'il étoit de notre devoir de suivre ses projets, que nous le devions à nous mêmes ainsi qu'aux enfants que le ciel nous donneroit,<sup>84</sup> qu'enfin quelque fut le succès de nos sollicitations, peut-être regretterions nous un jour de ne les avoir pas faites, et qu'il étoit toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous étions dans l'âge où l'on n'a guère de volonté que celle de ses entours et nous nous laissâmes conduire à Madrid. Le Viceroy lorsqu'il fut informé de nos intentions, écrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Et les apparences ne tardèrent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoient que des apparences, et quoiqu'elles prissent toutes les formes mobiles de la cour, elles ne devinrent jamais des réalités.

Ces espérances trompées, affligeoient surtout ceux qui avoient formé le projet de nous<sup>85</sup> obtenir la grandesse. Ils croyoient que leur propre gloire y étoit intéressée.<sup>86</sup> et je crois qu'ils y pensoient plus qu'à la nôtre, à laquelle nous ne pensions guère, non plus. Je n'étois pas alors dans l'âge de l'ambition, et je dois vous l'avouer je n'y suis point arrivé depuis. L'amour a rempli les plus belles années de ma vie, et lorsque ce bel âge fut passé, j'en ai encore cherché les souvenirs, en des<sup>87</sup> liaisons, qui<sup>88</sup> me rappelloient celles que j'avois formées dans l'âge des passions.

À l'époque dont je vous entretiens actuellement, je n'étois occupé que de mon épouse, deux couches consécutives avoient fort affoibli sa santé.<sup>89</sup> Nos enfants étoient malades. Les soins<sup>90</sup> assidus qu'Elvire leur donna acheverent de la rendre malade, et ne sauverent point leurs jours, nous les perdîmes tous les deux. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle pouvoit avoir d'attrait pour nous,<sup>91</sup> nous résolûmes de<sup>92</sup> cesser nos sollicitations, et d'aller au Mexique, où l'état de nos affaires, exigeoit notre présence<sup>93</sup> Les médecins d'ailleurs assuroient qu'un voyage sur mer feroit le plus grand bien à la Marquise.<sup>94</sup>

Nous partîmes donc, et nous arrivâmes à la Vera Cruz<sup>95</sup> après une navigation de dix semaines, qui eut pour la santé d'Elvire tout l'effet favorable, que l'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde, non seulement bien portante, mais encore plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été.

Nous trouvâmes à la Vera Cruz l'un des premiers officiers du Vice-Roi,<sup>96</sup> qu'il nous avoit envoyé pour nous complimenter, et pour nous conduire<sup>97</sup> jusqu'à la ville de Mexico. Cet homme nous parla beaucoup,<sup>98</sup> de la magnificence du Comte, et du<sup>99</sup> ton de galanterie, qu'il avoit introduit<sup>100</sup> dans la

---

<sup>84</sup> *Biffé* : enfin

<sup>85</sup> *Biffé* : faire grands d'Espa

<sup>86</sup> *Biffé* : Quant à nous, nous Quant à la m Quant à nous,

<sup>87</sup> *Biffé* : sentiments

<sup>88</sup> *Biffé* : avoi

<sup>89</sup> *Biffé* : Nos Les soins

<sup>90</sup> *Biffé* : qu'

<sup>91</sup> *Biffé* : et

<sup>92</sup> *Biffé* : ne

<sup>93</sup> *Biffé* : On

<sup>94</sup> *Sur la p. en regard, ces mots biffés* : Ma mere étoit toute décidée à nous accompagner mais elle tomba malade et nous la perdîmes au bout de quelques mois, alors aussi l'atra [et un peu plus bas :] (je l'ai tuée parce que je ne savois plus qu'en faire)

<sup>95</sup> Suivent quelques lettres biffées illisibles.

<sup>96</sup> *Biffé* : qu'il

<sup>97</sup> *Biffé* : au

<sup>98</sup> *Biffé* : des plaisirs de cette Capitale,

<sup>99</sup> *Surch.* : de

*Biffé* : la galanterie

<sup>100</sup> *Biffé* : à son espece de cour. Nous en savions déjà quelque chose,

capitale. Nous en savions quelque chose par les relations, que nous avions, avec l’Amerique. Nous savions que l’extreme penchant qu’il avoit pour les femmes s’etoit reveillé, lorsqu’il son ambition [sic] s’etoit trouvée entierement satisfaite, et que ne pouvant plus etre heureux par le mariage il avoit cherché les plaisirs, dans ce commerce de Galanterie polie et delicate,<sup>101</sup> qui autrefois distinguoit la société Espagnole.

Nous restames peu à la Vera Cruz, et nous fimes la route de Mexique, avec toutes<sup>102</sup> l’aisance possible. Cette capitale est comme l’on sait située au milieu d’un lac, où nous arivames assés tard, et probablement l’intention de nos guides, etoit que nous arivassions ainsi, car bientôt nous apercumes cent gondoles, ornées de lampions et de flambaux<sup>103</sup> La plus ornée ayant pris l’avance, pour aborder la première nous en vimes sortir le Vice Roi, qui s’adressant à<sup>104</sup> mon épouse,<sup>105</sup> lui dit “ fille incomparable, d’une femme que mon cœur n’a point cessé d’adorer. Je croyois que le ciel<sup>106</sup>, vous avoit enlevée à mes vœux legitimes, mais il n’a pas voulu priver le monde de son plus bel ornement.<sup>107</sup> et je lui en rens<sup>108</sup> graces. Venes donc embellir, notre hemisphere<sup>109</sup>. En vous possedant il ne pourra<sup>110</sup> rien envier à l’ancien monde. ” Ensuite le vice Roi me fit l’honneur de m’embrasser, et nous primes place dans sa gondole. Je m’aperçus bientôt, que le Comte<sup>111</sup> fixoit tres souvent<sup>112</sup> la marquise d’un air surpris. Enfin il lui dit “ Je croyois madame<sup>113</sup> avoir conservé dans ma memoire le souvenir de vos traits, mais je vous l’avoue je ne vous eusse jamais reconnue ! aueste si vous avés changé c’est bien à votre avantage. ” Nous nous rapellames, alors, que le viceroi n’avoit jamais vu mon epouse et que c’etoient vos traits qui etoient resté dans sa memoire. Je lui dis qu’effectivement le changement etoit tel que tous ceux qui avoient vu Elvire alors auroient eu la plus grande peine à la reconnoitre<sup>114</sup>

après une demie heure de navigation, nous arrivames à une isle flotante ; qui par un ingenieux artifice, ofroit l’aparence d’une isle veritable,<sup>115</sup> couverte d’orangers et d’autres arbres et arbuste, mais qui se soutenoit<sup>116</sup> néamoin,<sup>117</sup> sur la surface de l’eau, et pouvoit etre<sup>118</sup> conduite, dans toutes les parties du Lac, et jouir successivement de ses diferents aspects.

Au milieu de l’isle<sup>119</sup> etoit une rotonde, fort éclairée, et resonant au loin, des sons d’une musique bruyante. Bientot à travers les lampions, nous distingames les chiffres d’Elvire. En aprochant du rivage, Nous y vimes deux troupes d’hommes et de femmes, vêtus avec la plus grande magnificense mais en des parures bizarres, où les vives couleurs de divers plumages disputoient d’eclat aux plus riches piereries. “ Madame (dit le vice roi) L’une de ces deux troupes est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tete, est la marquise de Montésune, dernière de ce grand nom qu’ont

---

<sup>101</sup> *Biffé* : ou les Ou les Espagnols

<sup>102</sup> *Biffé* : les comodités possibles

<sup>103</sup> *Biffé* : et

<sup>104</sup> s’adressant à *surch.* : mit d’abord un genou en terre devant

<sup>105</sup> *Biffé* : et

<sup>106</sup> le ciel *surch.* : Dieu

<sup>107</sup> *Biffé* : Venez donc embellir les lieux où

<sup>108</sup> *Interl.*

<sup>109</sup> *Biffé* : qui

<sup>110</sup> ne pourra *surch.* : n’aura rien à

<sup>111</sup> *Surch.* : Roi

<sup>112</sup> *Biffé* : ma

<sup>113</sup> *Biffé* : que vou

<sup>114</sup> *Biffé* : a / A

<sup>115</sup> *Biffé* : ornée

<sup>116</sup> se soutenoit *surch.* : pouvoit

<sup>117</sup> *Biffé* : se soutenir

<sup>118</sup> *Biffé* : cond

<sup>119</sup> *Biffé* : est un

porté les souverains du pays. La politique du Conseil de Madrid ne lui permet point de transmettre à quelque famille Espagnole des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes. Nous la consolons de leur perte en la regardant comme la reine de nos fêtes. Ceux de l'autre troupe<sup>120</sup> se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du soleil est abordée au Mexique et viennent lui rendre hommage. ”

Tandis que le vice-roi adressait ce compliment à mon épouse j'avais les yeux fixés sur elle. Et je vis dans les siens je ne sais quel feu, provenant de quelque étincelle d'un<sup>121</sup> amour propre, qui depuis sept ans que nous étions mariés, n'avait pas eu le temps de se développer. En effet malgré toutes nos richesses nous étions loin de jouer à Madrid un premier rôle. Livrée au soins qu'exigeaient des enfants, que nous perdimes, enfin, occupée de ma mère, Elvire avait eu peu de temps pour s'occuper d'elle-même. Mais le voyage<sup>122</sup> lui avait rendu toute sa beauté en même temps que sa santé, et placée dans les premiers rangs d'un nouveau théâtre, il me parut qu'elle était très disposée à prendre d'elle-même des idées exaltées ainsi qu'à fixer sur sa personne l'attention universelle.

Le Viceroy installa Elvire, comme Reine des Pérouviens puis il me dit “ Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil. Mais comme nous sommes tous déguisés, vous voudrez bien reconnaître jusqu'à la fin du bal les loix d'un[e] autre souveraine. ” En même temps il me présenta à la Marquise de Montesume, et mit sa main dans la mienne.

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent, tantôt séparées tantôt réunies<sup>123</sup>. Leur émulation réciproque rendit la fête animée et brillante. On résolut de continuer la mascarade<sup>124</sup> jusqu'à la fin de la saison. Je me trouvai donc le sujet de<sup>125</sup> la prétendante du Mexique<sup>126</sup>. Et mon épouse,<sup>127</sup> traitait les siens avec une affabilité, qui ne m'échappait pas.

{Mais je dois vous faire le portrait de la fille des Caciques. Tlascalala de Montésume, était née dans la partie montagneuse du Mexique}

Mais je dois vous faire le portrait de la fille des caciques, ou plutôt vous donner quelque idée de sa figure, car il me serait impossible de peindre sa grâce sauvage, et les impressions rapides, que ses traits un peu fiers, reçoivent des mouvements de son âme passionnée

Tlascalala de Montesume était née dans la partie montagneuse du Mexique, et n'avait pas le teint bazonné des habitants de la plaine, le sien sans offrir la couleur des blondes avait leur délicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentaient l'éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens<sup>128</sup> n'avait pas l'aplatissement que l'on voit aux races américaines, elle ne leur ressembloit que par des lèvres un peu pleines mais charmantes lorsque le sourire leur prétait<sup>129</sup> sa grâce fugitive. Pour ce qui est de sa taille,<sup>130</sup> pour ce qui est de sa taille [*sic*], je n'ai rien à vous en dire et je m'en remets à votre imagination ou plutôt à celle de l'artiste qui voudrait peindre Attalante ou Diane<sup>131</sup>

Toute l'habitude de son corps avait aussi quelque chose de particulier. On demeloit dans ses

---

<sup>120</sup> *Interl.*

<sup>121</sup> *Interl.*

<sup>122</sup> le voyage *surch.* : la mer

<sup>123</sup> *Biffé* : La fête fut animée et brillante

<sup>124</sup> *Interl.* : la mascarade

<sup>125</sup> *Biffé* : la Marquise

<sup>126</sup> *Biffé* : Et la fille du

<sup>127</sup> *Biffé* : toujours dans devenue Reine

<sup>128</sup> *Biffé* : Elle ne leur [saut du même au même]

<sup>129</sup> leur prétait *surch.* : les embellissoit de

<sup>130</sup> *Biffé* : ou plutôt à celle de l'artiste qui voudrait peindre Attalante ou Diane [saut du même au même]

<sup>131</sup> *Sur la p. en regard* : {Mais je dois vous faire [...]}

La p. suivante a été découpée, mais les mots qui ont échappé aux ciseaux montrent qu'il s'agissait d'une version antérieure du portrait de Tlascalala, ce que confirment, dans le passage recopié en regard, les deux sauts du même au même.



mouvements un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle même. Le calme chez elle n'avoit point l'air du repos, et deceloit quelque agitation intérieure. Souvent et sans doute trop souvent pour son repos, le sang des Montesumes, rapelloit à Tlascala qu'elle étoit née, pour regner sur une vaste partie du monde. En l'abordant on lui trouvoit l'air altier d'une reine ofensée, mais elle n'avoit pas encore ouvert la bouche que déjà le plus doux regard<sup>132</sup>, charmoit à l'avance, celui que sa réponse alloit enchanter. Lorsqu'elle entroit dans le sallon du vice-Roi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre ses egales. Mais bientôt elle n'avoit plus d'egale. Les cœurs faits pour aimer avoient reconnu leur souveraine et s'empressoient autour d'elle. Tlascala n'étoit plus reine elle étoit femme et jouissoit de leurs hommages.

Je m'aperçus des le premier bal de cette humeur hautaine, je croyois lui devoir<sup>133</sup> adresser quelque compliment<sup>134</sup> analogue au caractere de son masque, ainsi qu'au<sup>135</sup> role de son premier sujet que m'avoit donné le vice Roi.

Mais Tlascala me recut tres mal. “ Monsieur (me dit elle) une royauté de bal, peut flater celles que<sup>136</sup> leur naissance, n'avoit pas apellées au trone. ” En meme tems elle jetta les yeux sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée de Peruviens, qui la servoient à genoux son orgueilleuse joye, alloit jusqu'au ravissement et j'en éprouvai pour elle une sorte de honte. Je lui en parlai des le soir même, elle recut [*sic*] mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur, l'amour propre étoit entré dans son ame, il en avoit banni l'amour.

L'yvresse que produit un encens flateur est longue à se dissiper,<sup>137</sup> celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le mexique fut partagé entre sa beauté parfaite, et les charmes incomparables de Tlascala, les jours d'Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente<sup>138</sup> rapide l'entraînoit vers les<sup>139</sup> amusements de tout genre. Je voulus, l'arreter. Ce fut en vain, j'étois moi même entraîné, mais dans une direction diférente, et bien loin des sentiers fleuris, où tous les plaisirs naissoient sous les pas de mon epouse.

Je n'avois pas trente ans, ni même vingt neuf. J'étois dans cet age, où les<sup>140</sup> sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse, et les passions la force de l'homme fait. Mon amour pour Elvire né près de son berceau, n'étoit point sorti de l'enfance, et son esprit nourit de folies romanesques<sup>141</sup> n'avoit point aquis de maturité.<sup>142</sup> le mien, n'étoit pas beaucoup plus avancé, ma raison avoit pourtant fait asses de progrès pour me faire apercevoir, que les idées d'Elvire tournoient sur des petits intérêts, des petites rivalités, et souvent des petites médisances, cercle étroit ou les femmes sont retenues par les bornes du caractere plutot que par celles de l'esprit. Les exceptions en ce genre sont rares, et je croyois alors, qu'il n'y en n'avoit point, mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascala. Nulle<sup>143</sup> jalouse émulation<sup>144</sup> n'avoit trouvé le chemin de son ame. Tout son sexe sembloit avoir des droits à sa bienveillance, et celles qui l'honoroient par la beauté, les graces, ou les sentiments, lui inspiroient l'intéret le plus vif. Elle eut voulu les avoir autour d'elle mériter leur confiance et gagner leur amitié. Pour ce qui est des hommes, elle en parloit rarement en leur absence. Toujours avec reserve. Si ce

---

<sup>132</sup> *Surch.* : sourire

<sup>133</sup> lui devoir *surch.* : devoir lui

<sup>134</sup> *Biffé* : sur analogue

<sup>135</sup> ainsi qu'au *surch.* : et au

<sup>136</sup> Suivent quelques lettres biffées illisibles.

<sup>137</sup> *Biffé* : et

<sup>138</sup> Une pente *surch.* : Un penchant

<sup>139</sup> *Biffé* : plaisirs, j'essayai de l'arreter, mais en vain

<sup>140</sup> *Biffé* : passions

<sup>141</sup> *Sur la p. en regard* : Mais Tlascala me recut tres mal [...]

<sup>142</sup> *Biffé* : Ma raison n'

<sup>143</sup> *Biffé* : rivalité

<sup>144</sup> *Interl.*

n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration étoit exprimée avec franchise, et même avec ce feu qui brilloit dans tous ses discours, d'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées générales et n'étoit très animée, que lorsqu'il s'agissoit de la prospérité du nouveau monde, et du bonheur de ses habitants, sujet favori sur lequel elle revenoit volontiers, lorsqu'elle croyoit pouvoir le faire sans inconvenients.

Bien des hommes semblent destinés, par l'influence de leur étoile, et sans doute de leur caractère à passer leur vie sous les loix de ce sexe, qui domine toujours ceux qui ne savent pas l'asservir. J'étois incontestablement de ces gens là, j'avois été l'humble adorateur d'Elvire ensuite époux assés soumis, mais elle même avoit relâché ma chaîne par le peu de prix qu'elle sembloit y mettre.

Les mascarades se succéderent les unes aux autres, et le train que prit la société, m'attacha pour ainsi dire à tous les pas de la marquise. Mon cœur m'y attachoit bien davantage. Le premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever et mon âme s'agrandir, mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin, de mettre mes sentiments en action, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'employ

La charge dont je fus revêtu, me fit plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels<sup>145</sup> opprimés par le peuple conquérant et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants j'encourus la disgrâce du ministre, la cour même sembloit me menacer,<sup>146</sup> j'opposai à tout la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains l'estime des Espagnols, et ce qui avoit plus de prix à mes yeux j'inspirai un vif intérêt à celle qui possédoit déjà toutes mes affections.<sup>147</sup>

Ce n'est pas que Tlascala eut avec moi, moins de réserve elle sembloit au contraire en avoir davantage, mais son regard cherchoit le mien, s'y reposoit avec complaisance et s'en détournoit avec trouble. Elle me parloit peu pas même de ce que j'avois fait pour les Américains, mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit, son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce, donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante.

Tlascala croyoit avoir trouvé en moi, une âme pareille à la sienne. Elle se trompoit, son âme avoit passée en moi, elle m'inspiroit et me faisoit agir. Moi même je me fis quelque illusion sur la force de mon caractère. Mes reveries devinrent des méditations, et mes idées sur le bonheur de l'Amérique, des projets hasardeux. Mes amusements prirent une teinte<sup>148</sup> d'héroïsme. Je poursuivois dans les forêts le Jaguar ou le Puma, ou même j'attaquois ces animaux féroces. Mais ce que je faisois le plus souvent, c'étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages<sup>149</sup> au milieu des échos solitaires, seuls confidants d'un amour, dont je craignois de faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascala m'avoit assés deviné, je commençois à démêler ses sentiments, et nous nous serions facilement trahi, aux yeux d'un public assés clairvoyant, mais à cette époque le viceroi eut des affaires sérieuses qui suspendirent le cours des<sup>150</sup> fêtes brillantes pour les quelles il avoit un goût très vif, et toute la société du Mexique une véritable passion. Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac. Je commençai par y aller souvent et je finis, par l'y aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté c'étoit un culte, qui tenoit du fanatisme, du sien c'étoit comme un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans la ferveur et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres, et nous n'osions le prononcer. Notre état étoit délicieux nous en savourions la douceur, et nous tremblions<sup>151</sup> d'y rien changer.

---

<sup>145</sup> *Biffé* : persécuté

<sup>146</sup> *Biffé* : je n

<sup>147</sup> *Sur la p. en regard* : Bien des hommes semblent [...]

Le texte se poursuit au f. 33, en fait, carton inséré à l'endroit qui ne convenait pas.

<sup>148</sup> *Surch.* : teinture

<sup>149</sup> *Biffé* : aux

<sup>150</sup> *Biffé* : fai

<sup>151</sup> *Surch.* : craignons

Trascala, étoit convaincue des vérités de notre sainte religion, mais en même tems, elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses ancêtres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avoit arrangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point, les superstitions, qui subsistoient parmi, ses compatriotes, et croyoit<sup>152</sup> que les ombres illustres des Rois de sa race, descendoient dans les nuits obscures et venoient visiter, un ancien cimetière situé dans les montagnes. Rien au monde n'eut pu engager Trascala à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelquefois le jour, et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit les hiéroglyphes,<sup>153</sup> gravées sur les tombeaux de ses pères, les éclaircissoit par des traditions, dont elle étoit parfaitement instruite.

Nous connoissions déjà la plupart des inscriptions, et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles, que nous débarassions, de la mousse et des épines qui les couvroient.

Un jour Trascala, me montra un bouquet d'un arbuste épineux et me dit que ce n'étoit pas sans dessein, qu'il se trouvoit en cet endroit, celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention<sup>154</sup> d'appeler les vengeances célestes sur des manes ennemies. Elle ajouta que je ferois une bonne action en détruisant des tiges funestes. Je pris une hache que tenoit un mexicain, et j'abatis moi même cet ombrage de mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hiéroglyphes, que celles que nous avions vues jusqu'alors. " Ceci (me dit Trascala) a été écrit après la conquête. Les Mexicains entremeloient alors leurs hiéroglyphes de quelques lettres alphabétiques qu'ils avoient imitées des Espagnols. Les inscriptions de ces tems la sont les plus faciles à lire " Trascala lut en effet, mais à mesure qu'elle<sup>155</sup> lisoit, ses cheveux parurent se dresser sur sa tête, une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sa[ns] connoissances sur la pierre qui pendant deux siècles avoit recellé la cause de sa subite horreur.

Trascala transportée chez elle reprit quelque connoissance, mais ce ne fut que pour proferer des discours qui n'avoient pas trop de<sup>156</sup> liaison. Je retournai chez moi la mort dans l'âme, et le lendemain je recus une lettre conçue en ces termes.

Alonzo j'ai rassemblé mes forces et mes idées pour vous écrire quelques lignes. Elles vous seront remises par le vieux Xoar, qui a été mon maître dans notre ancienne langue. Conduisez le à la pierre que nous avons découverte ensemble. Et qu'il en traduise l'inscription, ma vue se trouble, mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur. Alonzo des spectres affreux se mettent entre nous — Alonzo je ne te vois plus.

Je conduisis Xoar au cimetière, et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hiéroglyphes, et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez la marquise. Elle étoit dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée, mais le médecin me pria, de ne point me faire voir.

Le lendemain Xoar vint chez moi, et m'apporta la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes.

Moi Koatzil fils de Montesume, j'ai porté ici le corps infame de Marina, qui livra son cœur et sa patrie au Detestable Cortez, Chef des brigands de la mer — Esprits de mes ancêtres qui revenez ici dans les nuits obscures, rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés et faite leur souffrir de nouveau l'Agonie et la mort

Esprits de mes ancêtres écoutez ma voix écoutez les malédictions qu'elle profère. Au nom des victimes humaines que j'ai sacrifiées<sup>157</sup> et dont le sang teint encore mes mains

Moi Koatzil fils de Montesume, je suis père,<sup>158</sup> mes filles errent sur les sommets glacés

---

<sup>152</sup> *Surch.* : croyoient

<sup>153</sup> *Biffé* : qui

<sup>154</sup> l'intention *surch.* : le dessein

<sup>155</sup> *Biffé* : le fesoit

<sup>156</sup> *Biffé* : sens

<sup>157</sup> *Biffé* : écoutez moi

<sup>158</sup> *Biffé* : mes fils

de nos montagnes. Mais la<sup>159</sup> beauté est<sup>160</sup> l'attributs de notre sang illustre. Esprit de mes ancetres, si jamais une fille de Koatzil, ou la fille de ses filles, ou de ses fils, si jamais une fille de mon sang prodiguoit son cœur et ses charmes à la race perfide des Brigands de la mer. Entre elles s'il se trouvoit une marina. Esprits de mes Ancetres qui descendez ici dans les nuits obscures, punissés la par des tourments afreux<sup>161</sup>

Venez dans la nuit obscure métamorphosez vous en viperes enflamées. Dechirez son corps, dispersez le dans<sup>162</sup> le sein de la terre, et que chacun des lambeaux que vous aurez araché ressentent les douleurs, l'agonie, et la mort

Venez dans la nuit obscure, metamorphosez vous en vautours dont le bec est de fer rougi au feu dechirez son corps, dispersez le dans les espaces de l'air, et que chacun des lambeaux que vous aurez araché ressentent les douleurs, l'agonie et la mort

Esprits de mes ancetres si vous vous y refusez j'implore contre vous les Dieux à qui j'ai sacrifié des victimes humaines, puissent ils vous faire éprouver les mêmes tourments.

J'ai gravé ces imprécations moi Koatzil fils de Montesume

Il s'en falut peu que cette inscription ne fit sur moi tout l'efet qu'elle avoit fait sur Tlascalca. J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions Mexicaines. Mais je vis bientôt que ce n'étoit pas par la que je devois l'attaquer, et lui meme me montra une autre voye pour porter des consolations dans<sup>163</sup> l'ame d'Elvire [*sic*]. “ Seigneur (me dit Xoar)<sup>164</sup> il est indubitable que les Esprits des Rois reviennent dans le cimetiére de la montagne, et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants, surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprecations, que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances peuvent afoiblir leur efet redoutable d'abord vous avez detruit l'arbuste malfaisant<sup>165</sup> planté à dessein sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous et les farouches compagnons de Cortez, continuez a vous montrer le prote[c]teur du Mexique<sup>166</sup> Et croyez que nous<sup>167</sup> nous ne sommes point entierement ignorants dans l'art d'apaiser non seulement les esprits des Rois mais meme les Dieux Terribles,<sup>168</sup> adorez jadis dans le Mexique<sup>169</sup> et que vos pretres appellent demons. ”

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses. Et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les Mexicains. Elles ne tardèrent pas à se présenter.

Une revolte se manifesta dans les provinces du nouveau Mexique conquises par Le Viceroi. Ce n'étoit proprement qu'une juste resistance<sup>170</sup>, à des opressions arbitraires diametralement oposées aux<sup>171</sup> intentions de la cour, mais l'Impetueux Penna Velez prevenu par de faux rapports, ne fit point cette distinction. Il se mit a la tete d'une armée, marcha dans le nouveau Mexique, dissipa les atroupements et ramena deux<sup>172</sup> caciques, destines a perir sur l'echafaut, dans la capitale du nouveau monde. On alloit lire<sup>173</sup> leur sentence Lorsque m'avançant dans la Sale de Justice, et metant mes

---

<sup>159</sup> *Biffé* : valeur et

<sup>160</sup> *Surch.* : sont les

<sup>161</sup> *Sur la p. en regard* : Je conduisis Xoar au cimetiére [...]

<sup>162</sup> *Interl.* : le dans

<sup>163</sup> *Biffé* : laquelle

<sup>164</sup> *Biffé* : quel

<sup>165</sup> *Surch.* : de mauvaise funest

<sup>166</sup> *Interl.* : du Mexique

<sup>167</sup> *Biffé* : savons aussi [il a oublié de biffer le deuxième “ nous ”]

<sup>168</sup> *Biffé* : qui ont regné sur le me

<sup>169</sup> *Biffé* : avant qu'il connut

<sup>170</sup> *Surch.* : oposition

<sup>171</sup> *Biffé* : ordres de

<sup>172</sup> *Biffé* : chefs

<sup>173</sup> *Biffé* : la sen

mains, sur les accusés, je prononçai ces mots. “ Los Toquo por parte de el Rey<sup>174</sup> — Je les touche de Par le Roi<sup>175</sup> ” Cette ancienne formule du droit Espagnol<sup>176</sup> est encore d’une telle force, qu’aucun tribunal n’oseroit y mettre opposition. Mais le vice Roi furieux<sup>177</sup> usant du droit qu’elle lui donnoit sur moi,<sup>178</sup> me fit jeter dans un cachot, destiné aux criminels. Et la se sont passé les plus doux instants de ma vie.<sup>179</sup>

Une nuit, et tout étoit nuit dans ce séjour ténébreux, j’aperçus au bout d’une longue galerie une lueur foible et Pale, qui<sup>180</sup> s’avancant vers moi, me fit reconnoître les traits de Tlascala, ce seul aspect eut suffi pour faire de ma prison un lieu de délices mais non contente de l’embellir de sa présence, elle m’y préparoit la plus douce des surprises l’aveu d’une passion égale à la mienne. “ Alonzo (me dit elle) vertueux Alonzo tu l’emportes. Les manes de mes pères sont apaisées. Et ce cœur qu’aucun mortel ne devoit posséder, est devenu ton bien et le prix<sup>181</sup> des sacrifices que tu ne cesse de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascala eut à peine achevé ces mots, qu’elle tomba dans mes bras sans sentiment et presque sans vie. J’attribuai cet accident au saisissement qu’elle avoit éprouvée, mais hélas la cause en étoit et plus éloignée et plus dangereuse. L’horreur qu’elle avoit éprouvée dans le cimetière, la fièvre délirante qui l’avoit suivie, avoient altéré sa constitution<sup>182</sup>

Les yeux de Tlascala se rouvrirent à la lumière et de célestes clartés, me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux. Oh divin amour, Dieu de ces hommes anciens qui t’adoroient parce qu’ils étoient les hommes de la nature amour jamais ta puissance, ne parut à cride ni Paphos, comme dans nos cachots du nouveau monde, le mien étoit devenu ton temple, mes fers étoient des guirlands<sup>183</sup> Ces prestiges ne sont point encore dissipés. Ils subsistent<sup>184</sup> tout entiers dans ce cœur glacé par l’âge. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent veut se reporter au milieu des illusions du passé, elle ne va point chercher le lit nuptial<sup>185</sup> d’Elvire, ni la couche libertine de laure, mais les murs d’une prison<sup>186</sup>

Je vous ai dit Messieurs, que le Vice-Roi avoit été très irrité contre moi, son caractère impétueux l’emporta cette fois et sur ses principes de justice et sur l’amitié qu’il m’avoit toujours témoignée. Il expédia une frégate légère pour l’Europe, et son rapport me dépeignit comme un fauteur des<sup>187</sup> révoltes.

Mais le navire étoit à peine parti que la justice et la bonté du vice-roi reprirent le dessus. Il vit l’affaire sous un autre jour, et sans la crainte de se compromettre il eut envoyé un second rapport tout contraire au premier.<sup>188</sup> Il expédia cependant un<sup>189</sup> navire, chargé de dépêches conçues de manière à

---

<sup>174</sup> *Biffé* : y me quedo en Lugar de Ellos

<sup>175</sup> *Biffé* : et me mes en leur place

<sup>176</sup> *Biffé* : y

<sup>177</sup> *Biffé* : de la mienne usa

<sup>178</sup> *Biffé* : et

<sup>179</sup> *Biffé* : Tlascala rétablie par les soins de Xoar, trouva le chemin d

<sup>180</sup> *Biffé* : se rapprochant de moi

<sup>181</sup> *Biffé* : de tou [un mot illisible]

<sup>182</sup> *Biffé* : de la manière la plus déplorable

Le texte se poursuit au verso du f. 34. Le verso du f. 32 et le recto du f. 34 sont occupés par des calculs chronologiques ; ils se suivent, le f. 33, qui fait suite au f. 28, ayant été déplacé.

<sup>183</sup> *Biffé* : et

<sup>184</sup> *Biffé* : encore

<sup>185</sup> le lit nuptial *surch.* : la couche nuptiale

<sup>186</sup> La p. suivante a été découpée.

<sup>187</sup> *Biffé* : troubles du Mexique

<sup>188</sup> *Biffé* : Il envoya

<sup>189</sup> *Biffé* : second

mitiger l'effet<sup>190</sup> des premières

Le conseil de Madrid assés<sup>191</sup> lent dans toutes ses délibérations eut tout le tems de recevoir ce second rapport, et l'on attendit assez longtems sa réponse. Elle fut telle qu'on pouvoit l'attendre de la prudence la plus consommée. L'arrêt du Conseil,<sup>192</sup> paroissoit dicté par la plus extrême sévérité et prononçoit des peines capitales contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais,<sup>193</sup> en suivant strictement les termes de l'arrêt il étoit difficile de trouver des coupables et le viceroy recut des instructions secrètes<sup>194</sup> qui lui défendoient d'en chercher. Mais la partie ostensible de l'arrêt fut connue<sup>195</sup> la première, et porta le dernier coup à<sup>196</sup> la vie, chancelante de Tlascala, un vomissement de sang,<sup>197</sup> fut suivi d'une fièvre<sup>198</sup>, d'abord foible et lente<sup>199</sup> ensuite brûlante et continue<sup>200</sup> Elle expira dans mes bras. Je fus absous mais la vie n'avoit plus de charmes pour moi.

Ici l'<sup>201</sup>

Il est tems de vous parler de mon épouse. Aussitôt que je fus mis en prison, elle se fit faire plusieurs robes d'une couleur sombre, et se retira dans un couvent, dont le parloir devint son salon de compagnie. Elle n'y paroissoit cependant qu'un mouchoir à la main et les cheveux épars. Deux fois elle étoit venue me voir dans ma prison. Je ne pouvois qu'être sensible à ces marques d'intérêt. J'allai chercher<sup>202</sup> La marquise à son couvent et la ramenai à l'hôtel, où son retour fut célébré par une fête. — Quelle fête juste ciel — Tlascala n'étoit plus — Les plus indifférents songeoient à elle, et leurs regrets honoroient sa mémoire, par leur affliction vous pouvez juger de ma douleur, j'y étois absorbé et ne voyois rien autour de moi. — Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flatteur.

Un jeune homme bien né a le désir de se distinguer à trente ans, il ressent le besoin<sup>203</sup> de l'estime, plus tard on veut de la considération — J'en étois à l'estime, et peut-être ne me l'eut-on pas accordée, si l'on eut su, combien l'amour avoit de part à toutes mes actions, mais on les attribuoit à de rares vertus, soutenues par un grand caractère, il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexique me fit connoître la haute opinion qu'il avoit prise de moi, et ses flatteurs hommages me tirèrent de ma profonde affliction. Je sentois n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime mais j'espérois m'en rendre digne. Ainsi lorsque notre âme affaiblie, ne voit plus qu'un sombre avenir, la divine providence soigneuse<sup>204</sup> de nos destins, ralume des lueurs inespérées, qui nous remettent dans le chemin de la vie.

Je me proposai donc de mériter l'estime, j'eus des emplois et je les exerçai avec une probité scrupuleuse autant qu'active.

Mais j'étois né pour aimer, l'image de Tlascala, occupant encore mon cœur y laissoit un grand vide, et je cherchai les occasions de le remplir.

à trente ans passé l'on peut encore éprouver un grand attachement et même l'inspirer, mais malheur à l'homme de cet âge, qui veut se mêler aux jeux des amours la gaieté, n'est plus sur ses lèvres la tendre

---

<sup>190</sup> *Biffé* : qu'avoient pu produire

<sup>191</sup> *Biffé* : long

<sup>192</sup> *Biffé* : dans tout ce qu'il avoit d'ostensible

<sup>193</sup> *Biffé* : les

<sup>194</sup> *Biffé* : qui lui enjoignoient de suivre le che

<sup>195</sup> *Surch.* : sue

<sup>196</sup> *Biffé* : l'existence d

<sup>197</sup> *Biffé* : une fie

<sup>198</sup> *Biffé* : continue

<sup>199</sup> *Biffé* : ensuite

<sup>200</sup> *Biffé* : Elle

<sup>201</sup> Le tiers central de la page a été laissé en blanc.

<sup>202</sup> *Biffé* : Madam

<sup>203</sup> *Biffé* : d'aimer

<sup>204</sup> *Biffé* : de nos destinées

joye dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire, et n'a plus l'instinct aimable et facile qui les inspire. La troupe maligne et folatre l'a reconu, et fuit à tire d'aile, chercher les groupes de la jeunesse.

Enfin pour parler sans poesie, j'eus des maitresses qui me payerent de retour, mais leur tendresse avoit pour l'ordinaire quelque motif de convenance, qui ne les empechoit pas de me sacrifier à des amants plus jeunes, j'en etois quelquefois piqué, jamais affligé, j'échangeois des chaines assés legeres contre d'autres, qui n'étoient pas plus pesantes, et ces engagements me donnoient en tout plus de plaisir que de peine.

Ma femme ataignit quarante ans et conservoit encore de la beauté. Les hommages l'envirnoient mais c'étoient déjà ceux du respect, on s'empressoit à l'entretenir, mais ce n'étoit pas d'elle qu'on lui parloit, le monde ne la quitoit point encore, c'est elle qui n'y trouvoit plus le meme charme. Elle y etoit retenue par le vieux Viceroi dont elle formoit la societé habituelle. Il mourut et la marquise desira voir du monde chez elle. J'avois quelques années de plus que la marquise. J'aimois encore la societé des femmes. Il me parut agreable de la trouver en descendant seulement un escalier. La marquise etoit pour moi presque une nouvelle connoissance, elle me parut aimable, je cherchai à lui plaire, et ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette reunion.

Les couches de la marquise furent penibles et eurent sur sa santé une influence funeste diverses incomodités se succederent, enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sincerés. Elle avoit été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit je lui devois ma fortune et mon rang, que de motifs de la regreter, ma douleur etoit morne. Lorsque je perdis Tlascala j'étois encore entouré de toutes les illusions de la vie, la marquise nous laissa sans consolations, seul et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres, je logeai chez un de mes vassaux, dont la fille trop jeune pour apprécier les ages, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit un peu à de l'amour, j'étois ravi d'inspirer encore quelque chose ; et ce<sup>205</sup> sentiment m'a fait cueillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne.<sup>206</sup>

Enfin l'age a glacé mes sens, mais mon cœur n'a point cessé d'être sensible, et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions, la voir heureuse, et mourir dans ses bras est le vœu que je forme tous les jours. Vous avez voulu, savoir mon histoire, la voila, mais je crains qu'elle n'ait ennuyé ce cavalier qui vient de tirer ses tablettes et qui me paroît les avoir chargés de chiffres.

“ Vous me pardonnerés répondit Velasquez, votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie, et voyant une passion motrice, vous elever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carriere et vous apuyer encore au déclin de votre existence, j'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée, s'avancer sur l'axe des abscises, croitre selon une loi donnée, rester presque stationaire sur le milieu de l'axe, ensuite décroitre dans la proportion de son accroissement.

— En verité, dit le marquis, j'ai bien cru qu'on pouvoit tirer quelque morale de l'histoire de ma vie, mais non pas la metre en equation.

— Ce n'est pas de votre vie, qu'il s'agit ici (reprit Velasquez) c'est de la vie humaine en general. L'énergie physique et morale croissant avec l'age, s'arretant ensuite et déclinant, est par la même identique à d'autres forces et soumise à des loix analogues. C'est à dire à une certaine proportion, entre le nombre des années et la quantité d'énergie mesurée par l'elevation morale. Je vais m'expliquer mieux.

Soit l'espace de la vie, le grand axe d'une Ellipse, et soit encore ce grand axe, partagé en soixante et dix parties egales, ce qui est a peu près le nombre des années, que le ciel acorde aux humains

Soit encore la moitié, du petit axe, prise de maniere qu'elle ne surpasse pas de deux dixiemes l'ordonnée de 30, et de 40. qui sont à egale distance de 35. Ces ordonnées qui représentent les degrés d'énergie, ne sont pas des valeurs de même nature, que les parties de l'axe qui sont des années mais

---

<sup>205</sup> *Biffé* : dernier

<sup>206</sup> *Sur deux p. en regard* : Je me proposai donc de meriter [...]

elles en sont néanmoins des fonctions.

Nous aurons donc par la nature de l'Ellypse une courbe, qui s'elevera d'abord rapidement restera ensuite presque stationaire, et declinera comme elle s'etoit elevee.

Considerons donc le moment de la naissance comme l'origine des ordonnees, ou les x, et les y sont encore egal zero.

à 1. an	l'ordonnée est	34 dixiemes
a 2.	_____	52
a 3	_____	64
a 4	_____	73
a 5	_____	82
a 6	_____	89
à 7	_____	96.
a 8	_____	101
a 9	_____	104
a 10	_____	111
à 11	_____	116.
a 12	_____	120 ”
le reste manque. <sup>207</sup>		

---

<sup>207</sup> *Sur la p. en regard* : et soumise à des loix analogues [...]

Les mots “ le reste manque. ” ont été portés entre les nombres du tableau.



Ce

## SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

J'ai eu l'honneur de vous dire que j'avois expliqué au chevalier de Toledé, ce que c'étoit que son revenant revenu du purgatoire et qu'aussitôt ce jeune Seigneur oubliant ses idées de retraite avoit demandé des nouvelles de sa maîtresse. Nous primes ensemble le chemin de Madrid. Le petit mendiant dont j'avois pris la place auprès de Soarez, revint avec nous, et je l'envoyai aussitôt auprès du jeune malade, le chargeant de lui dire qu'un mal subit m'avoit forcé à sortir brusquement de chez lui. Je reconduisis le chevalier jusqu'à sa porte, et puis je pris le chemin du portail, où je rassemblai ma petite troupe mendicante. Une députation se rendit auprès de la marchande notre pourvoyeuse ordinaire, et en raporta des saucisses et des chataignes que nous consomâmes gaiement, en nous félicitant d'être rendus les uns aux autres. Nous avions à peine achevé ce léger repas, et nous faisons une partie de Tarocs, lorsqu'un homme s'arrêta devant nous avec l'air de nous considérer attentivement et de vouloir faire un choix. Cette figure ne m'étoit pas inconnue. Je l'avois vu passer et repasser, presque tous les jours d'un air empressé. J'imaginai que ce pouvoit être Busqueros. J'allai à lui et lui demandai s'il n'étoit pas cet ami sage, et prudent dont les avis avoient été si utiles à Lope Soarez ?

“ C'est moi même (répondit l'original) je l'ai servi presque malgré lui, et j'eusse fait réussir son mariage sans la pluie et les éclairs, qui m'ont fait prendre la maison du Comte de Toledé, pour celle du banquier Moro. Mais Patience. Le Duc de Santa maura<sup>208</sup> n'est pas encore<sup>209</sup> Epoux de la belle Inez et ne le sera jamais ou je ne m'appelle pas don Roc. A ça mon petit. Je m'étois arrêté devant ce portique, pour choisir parmi vous autres un garçon intelligent, qui fit mes commissions, et puisque tu es au fait de cette affaire, c'est toi que je prends à mon service. Rens grâce au ciel de ce qu'il t'ouvre ainsi le chemin de la fortune. Dans les commencements celle que tu vas faire ne te paroitra pas brillante, car je ne te donnerai pas de gages, ni ne t'habillerai, et pour ce qui est de ta nourriture, si je m'en occupois le moins du monde, je croirois faire injure à la providence, qui donne leur pâture aux petits du corbeau aussi bien qu'aux aiglons superbes.

— En ce cas (lui répondis je) Seigneur Busqueros je ne vois pas clairement, les avantages que j'aurai d'être à votre service et de faire vos commissions.

— Les avantages (reprit l'original) consistent précisément dans le nombre prodigieux de commissions dont je te chargerai tous les jours, et qui te mettront à même d'arriver dans l'antichambre, de gens qui seront un jour tes protecteurs. Au reste je ne te défens pas de mandier, dans l'intervalle d'une commission à l'autre. Ainsi rends grâce au ciel de ta bonne fortune, et suis moi jusqu'à la boutique du barbier, où je me reposerai un instant en causant avec toi. ”

Lorsque nous fumes chez le barbier, Busqueros passa avec moi, dans l'arrière boutique, et comença en ces termes, la longue suite des ordres qu'il avoit à me donner “ Mon ami j'ai vu qu'en quittant les cartes, tu mettois dans ta poche quelque demi-réale. Prends deux de ces pièces, et vas acheter une bouteille d'une pinte. Tu la porteras chez Don Phelipe Tintero, dans la rue de Toledé, et tu lui diras que Don Busqueros, lui demande de l'encre pour un poète de ses amis. Lorsqu'il aura rempli ta bouteille Tu iras à la place de la Cévada, chez l'épicière du coin, tu monteras au grenier, où tu trouveras

---

<sup>208</sup> *Biffé* : n'epou

<sup>209</sup> *Biffé* : L'ep

Don Ranuce Agudez que tu pouras reconnoître<sup>210</sup>, à ce qu'il aura un bas noir et un blanc, une pantoufle rouge, et une verte, peutêtre même sa culote sur sa tete en place de bonet. Tu lui rendras la bouteille d'encre, et tu lui recomandras de ma part la satire contre les grands qui se mésalient, elle doit être en Espagnol et en Italien. De la tu retourneras à la rue de Toledé. Tu entreras dans la maison à coté de celle de Tintero, qui n'en n'est séparée que par la ruelle. Tu verras si les locataires y sont encore, et s'ils ne font point mine de déménager, car j'ai loué cette maison, et j'y place une parente, que je destine à tirer Tintero de son éternel encrier. Ensuite tu passeras chez le banquier Moro, et tu demanderas le vallet de chambre du Duc de Santa maura. Tu lui remetras ce papier qui contient un nœud de ruban. Si l'on te demande qui t'envoie, tu te defendras de le dire. Si l'on te presse tu diras que tu fais les comissions à l'hotel d'Avila. ”

Ici j'interrompis le donneur de comissions et je lui demandai, s'il n'y avoit pas quelque inconvenient, à se prévaloir ainsi de noms illustres sans y être autorisé.

“ Oui mon ami (répondit Busqueros) tu risques d'être étrillé, mais il n'y a point de bénéfice sans charge, et les avantages que je t'offre peuvent compenser quelques inconvenients. — Ensuite tu iras à la croix de malte, voir si<sup>211</sup> Soarez, illustre négociant de Cadiz y est déjà arrivé — ensuite tu iras... ”

“ Misericorde (s'écria Velasquez) il m'est impossible de vous suivre en tant d'endroits. J'ai laissé à Ceuta un plan détaillé de Madrid, si je l'avois ici je pourrais au moins m'orienter.

— Il est vrai (reprit le Boemien) et j'aurois probablement refusé l'honneur de servir Busqueros, si ma curiosité n'eut été fortement excitée par le peu de mots qu'il avoit dit au sujet de mon pere, j'allai donc acheter une bouteille, et je dirigeai mes pas vers la rue de Toledé. Lorsque je fus devant la maison de mon pere, il me prit un tremblement dans tous les membres, et je ne pus prendre sur moi d'entrer. Mon pere parut sur le balcon, et me voyant une bouteille à la main, il me fit signe d'avancer. J'entrai donc, mais à mesure, que je montois l'escalier, le cœur me battoit toujours plus fort. Enfin j'ouvris la porte et je me trouvai vis à vis de mon pere. Je fus au moment de me jeter à ses genoux. Mon bon ange m'en empêcha sans doute car déjà mon air ému excitait sa défiance, et sembloit alarmer sa tranquillité. Il prit ma bouteille, la remplit d'encre, sans demander même pour qui c'étoit ? et m'ouvrit la porte d'un air qui m'avertissoit de ne pas m'arrêter plus longtemps. Je jetai encore un coup d'œil sur l'armoire dont je m'étois précipité dans l'encre. Je vis le pilon dont ma tante s'étoit servie pour briser le vase et sauver mes jours. Mon émotion étoit au comble, je pris la main de mon pere et la baisai. Il en fut fort éfrayé, me poussa hors de la porte, et la ferma sur moi.

Busqueros m'avoit ordonné de porter la bouteille chez le poete Agudez, et puis de revenir à la rue de Toledé, voir ce que fesoient les voisins de mon pere. Je crus qu'il m'étoit permis d'intervertir l'ordre de ses comissions, j'allai d'abord chez les voisins, je vis qu'ils déménageoient, et je me promis de d'éclairer [*sic*] de près la conduite des futurs locataires. Ensuite j'allai à la place de la cevada, où je trouvai bientôt la maison de l'epicier. Mais il ne me fut pas aussi facile d'arriver jusqu'au poete. Je m'égarai au milieu des Thuiles des Ardoises et des goutieres. Enfin je me trouvai vis à vis d'une lucarne où je vis une figure, plus grotesque encore que Busqueros ne me l'avoit dépeinte. Agudez paroissoit rempli de quelque inspiration divine, et des qu'il m'eut aperçu il m'adressa ces vers.

“ Mortel qui viens fouler dans ta route éthérée  
Le carmin de la thuille et l'ardoise azurée  
Sur ces faites aigus, près d'un ciel de saphirs  
Arrive tu porté, sur l'aile des zephirs  
Parle, que me veux tu ? ”

Je lui répondis

“ Je suis un pauvre Cancre  
Qui vous cherche Agudez et vous porte de l'encre ”

Le Poete reprit.

“ Donne cette liqueur

---

<sup>210</sup> pouras reconnoître *surch.* : reconnoitras

<sup>211</sup> *Biffé* : Lope

Qui d'un acier dissout emprunte sa couleur  
Et la galle mêlée à l'onde d'hypocrene,  
Epanchera ma verve en long ruisseaux d'ebene.

— Monsieur Agudez (lui dis je alors) voila une description de l'encre, qui feroit grand plaisir au Seigneur Tintero auteur de celle que je vous aporte, mais dites moi s'il ne vous seroit pas possible de parler en prose, qui est un langage auquel je me suis acoutumé.

— Et moi mon ami (dit le poete) je ne m'y acoutumerai jamais. J'evite meme le commerce des humains, a cause de leur langage plat et rampant. Si je veux faire de bons vers, il faut que longtems à l'avance, je n'entretienne mon ame que de pensers poétiques, et que je ne m'adresse moi même que des parolles harmonieuses, et si elles ne le sont pas par elles mêmes elles le deviennent par la manier[e] dont je les reunis, pour en faire comme la musique de l'esprit. C'est par cet artifice, que [je] suis parvenu à creer un genre de poesie tout nouveau, car jusqu'a present le langage de la poesie<sup>212</sup> etoit bornée, à un certain nombre d'expressions que l'on apelloit poetiques, mais moi j'y fais entrer tous les mots de la langue et tu a vu que dans les vers que je t'ai adressé, j'ai<sup>213</sup> employé thuille, ardoise, noix de galle.

— Je conçois (lui dis je) que vous employez<sup>214</sup> tous les mots que vous voulez, sans qu'on puisse vous en empecher, mais je voudrois savoir si vos vers en sont meilleurs.

— Ils sont (dit le poete) aussi bons que des vers puissent etre, et ils sont d'un usage plus général. J'ai fait de la poésie comme un instrument universel, et surtout de la poesie descriptive, que j'ai pour ainsi dire crée, et qui me sert à decrire des choses, qui d'ailleurs n'en valent guere la peine.

— Decrivez (lui dis je) Monsieur Agudez, decrivez à votre aise, mais dites moi si vous avez achevé certaine Satyre, promise à Don Busqueros.

— Je ne fais point de satyre par le beau tems. (repondit le poete) Quand tu auras vu quelques journées de pluye, d'orages de tems couvert et melancolique, alors viens chercher la satire.<sup>215</sup>

Le deuil de la nature abatant<sup>216</sup> mes esprits  
S'empare de mon ame et passe en mes ecrits.  
Moi meme je me hais et vois en mon semblable  
De travers odieux l'ensemble meprisable  
Lors chargeant mon peinceau d'une sombre couleur  
Je peins les traits du vice en toute sa laideur  
Mais quand le blond Phebus du haut de sa cariere  
Verse sur notre Ether des torrents de lumiere  
Du Rythme ma pensée a reconnu le Dieu  
Elle quite la terre et vole vers les cieux.

La derniere rime ajouta le poete n'est pas trop bonne, mais elle peut passer dans un impromptu.

— Je vous assure (lui dis je) que je n'y ai trouvé aucun inconvenient, au surplus je suis instruit, je dirai a Don Busqueros, que vous ne faites de satyres que par la pluye, mais lorsque je viendrai la chercher, par ou doi je passer pour entrer chez vous, car j'ai monté le seul escalier qu'il y ait dans la maison.

— Mon ami (dit le poete) il y a au fond de la cour une echelle qui sert à monter dans un grenier, où un muletier du voisinage met sa provision de paille et d'orge. C'est par là que l'on arrive chez moi ; lors du moins que le grenier n'est pas trop plein car ces jours là, on n'entre point du tout et l'on m'apporte mon diné par la lucarne où tu me vois.

— Vous devez (lui dis je) vous trouver bien malheureux dans un pareil logement.

---

<sup>212</sup> de la poesie *surch.* : poetique

<sup>213</sup> *Biffé* : fait entrer

<sup>214</sup> *Surch.* : puissies employer

<sup>215</sup> Il a ensuite écrit une première fois les v. 1-4 et 7, puis les a biffés.

<sup>216</sup> *Dans la première version* : acablant

— Moi malheureux (dit le poete) je pourois etre malheureux, lorsque mes vers font les delices de la cour et de la ville et qu'on n'y parle d'autre chose.

— Ah (lui dis je) je crois que chacun y parle aussi de ses affaires.

— Cela va sans dire (reprit le poete) mais croyez que mes poesies forment toujours le fond de toutes les conversations, tu vois d'ici la boutique du libraire Moreno, ce monde qui entre, c'est pour acheter mes ouvrages.

— Grand bien vous fasse (dis je au poete) mais je pense que les jours ou vous faites vos satires, il ne fait pas trop sec chez vous.

— Quand il pleut d'un coté (reprit il) je passe de l'autre et souvent je ne m'en apercois seulement pas. Mais laisse moi car ta prose m'importune. ”

Je quitai le poete, et me rendis chez le banquier, où j'avois à faire, au valet de chambre du Duc de Santa Maura, je ne pus d'abord parler qu'à un garçon de mon espece qui servoit les serviteurs, des Serviteurs, il me fit parler à un laquais qui me fit parler à un valet de pied, qui me fit parler au valet de chambre, et un instant après je fus à mon grand etonnement admis à la toilette du maitre. Je l'aperçus à travers un nuage de poudre, il se regardoit au miroir, et avoit devant lui des nœuds de rubans de diferentes couleurs. Il m'adressa la parolle d'un ton de voix asses rude, et me dit “ petit garçon tu vas avoir le fouet, ou tu me diras tout à l'heure, d'ou tu viens, et qui t'a donné le papier que tu m'a remis. ” Je me fis un peu presser, enfin j'avouai que je faisais les commissions à l'hotel d'Avila, et que j'y mangeois avec les marmitons. Le Duc jeta<sup>217</sup> à son valet de chambre un coup d'œil d'intelligence, et puis il me renvoya en me donnant quelque monnoye.

Il ne me restoit plus qu'a passer à la croix de Malte. Soarez<sup>218</sup> le pere,<sup>219</sup> etoit arrivé, et demandoit des nouvelles de son fils. On lui dit qu'il avoit demeuré dans la chambre même qu'il occupoit, mais qu'il avoit eu un facheux accident dont on ignoroit les circonstances, et qu'il avoit été transporté chez un medecin.

J'allai trouver Busqueros qui m'avoit donné rendévous dans une boutique de Bevandes vis a vis du barbier. Je lui rendis compte de ses comissions. Il me demanda comment j'avois été instruit des aventures du jeune Soarez ? Je lui dis qu'il me les avoit contées lui meme, et je l'informai de tout ce qui regardoit la famille Soarez, et sa rivalité avec la maison Moro. Busqueros ne savoit tout cela que confusément, il m'ecouta avec atention, et me dit qu'il alloit former un nouveau plan. ”

“ Arretés s'il vous plait (dit Velasquez) je prévois que le Duc de Santa maura, epri de quelque dame à l'hotel d'Avila, va se brouiller avec la maison moro. Je prévois aussi que Soarez, va se rapprocher, de cette maison rivale,<sup>220</sup> et j'espere que le jeune Soares epousera cette belle Inez qui lui coute déjà tant de membres. Je crains que Monsieur votre pere, ne donne dans les pieges de quelque aventuriere apostée par Busqueros mais Monsieur Le boemien ne vous seroit il pas possible de nous raconter toutes ces histoires séparément, et non pas de les entremeler comme vous faites. {Car par exemple si je vous expliquois la nature des équations aux diferences finies, et que j'entremelasse ma démonstration de questions relatives à la formation des fonctions vous}

— Monsieur le Duc (dit le boemien) ce que vous me demandes est tres juste, et je vous raconterai toutes ces histoires dans l'ordre ou vous les aves mises, mais pour l'amour de l'ordre, il faut que je les fasse précéder, de l'histoire du Bon Cornadez, et de sa jeune epouse Frasqueta Salero Car Busqueros me l'a contée le même soir.

— à la bonne heure (dit le Duc) pourvu que ces gens là n'ayent pas aussi<sup>221</sup> rencontré quelqu'un, qui ait une histoire à raconter. Car je n'y serai plus. J'ai encore une grace à vous demander, ne me faites plus retrouver cet extravagant Agudez avec sa poésie descriptive.

---

<sup>217</sup> *Surch.* : fit

<sup>218</sup> *Biffé* : y et

<sup>219</sup> *Biffé* : y

<sup>220</sup> *Biffé* : et j'espere

<sup>221</sup> *Biffé* : raconté

— C'est ce que je ne puis vous promettre (dit le boemien) mais au moins les entrevues seront courtes et rares. ” Je vous disois donc que Busqueros, me conta le soir meme la suite de l'intrigue dont il s'etoit melé à Salamanque pour servir les amours du Duc d'Arcos, et il en commença l'histoire en ces termes.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DE BUSQUEROS.

Lorsque le jeune Soarez, m'interrompit avec un emportement dont je ne l'aurois pas cru capable, j'etois à lui raconter les amours du Duc d'Arcos, avec la jeune frasqueta femme du Seigneur Cornadez, et il est bon que je vous fasse connoître celui ci plus particulièrement, car c'est proprement son histoire que j'ai à vous dire.

#### HISTOIRE DU SEIGNEUR CORNADEZ.

Cet epoux dont le nom de famille, pouvoit a defaut de noblesse lui tenir lieu d'armes parlantes, etoit fils d'un bourgeois de Salamanque, il avoit longtems exercé un employ asses obscur<sup>222</sup> dans la magistrature, et avec cela, il exercoit un petit commerce en gros, et fournissoit plusieurs détailliers de la ville. Ensuite ayant fait un heritage considerable, il prit comme beaucoup d'Espagnols, le parti de ne faire [rien] du tout, si ce n'est fumer des cigars, et de frequenter les lieux publics, sans préjudice des eglises où il alloit matin et soir. Vous me dirés, que Cornadez avec ce gout pour<sup>223</sup> la plus feneante tranquillité, n'auroi[t]<sup>224</sup> pas du epouser, la premiere espiogle, qui lui fesoit des mines par la fenestres. Mais c'est la la grande enigme du cœur humain, C'est que personne ne fait ce qu'il veut faire. Tel qui ne voit le bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix, et meurt celibataire. Tel autre qui jure de n'avoir jamais de femme se marie et se remarie. Cornadez s'etoit donc marié, il s'en félicita d'abord, et puis s'en repentit, lorsqu'il se vit sur les bras, non seulement un comte de Penna flor, mais encore son ombre echapée au purgatoire pour le tourmenter. Il devint soucieux, renfermé en lui meme. Bientot il fit metre son lit dans le cabinet ou etoit le prie dieu. Le jour meme il voyoit peu sa femme, et restoit à l'eglise plus que de coutume.

Un jour il s'y trouva à coté d'un pellerin, qui fixa sur lui ses regards d'une maniere si inquietante, qu'il le forca à quitter l'eglise. Le soir il le trouva à la promenade et puis il le retrouva partout où il alloit, et partout le regard du Pellerin, fixe et pénétrant lui causoit une angoisse inexprimable. Enfin Cornadez surmontant sa timidité naturelle lui dit. “ Monsieur j'irai me plaindre à l'alcalde si vous continuez à m'obseder.

— Obseder, obseder (dit le Pelerin d'un voix creuse et sepulcrale) Oui vous êtes obsédé, fortement obsédé, une tete, cent doublons, un meurtre. Et bien ai je deviné ?

— Qui estes vous (dit Cornadez rempli de frayeur)

— Je suis un réprouvé (dit le Pellerin) mais j'espere en la misericorde divine. Il m'a été accordé de reconnoître sur le front des pecheurs, le signe de la réprobation, et de les ramener dans la voye du salut. Viens jouet infortuné de Satan, suis moi je me ferai connoître de toi plus particulièrement. ”

Le Pellerin conduisit Cornadez, au buon retiro, dans une des allées les plus sombres de ce jardin, il s'assit avec lui sur un banc et lui parla en ces termes.

#### HISTOIRE DU PELLERIN.

---

<sup>222</sup> *Biffé* : qu'i

<sup>223</sup> *Biffé* : des occupations paisibles, et tranquilles

<sup>224</sup> *Biffé* : jamais du se marier et b

Je m'appelle Blaz Hervas, mon pere Diegue Hervas, envoyé fort jeune à l'université de Salamanque ne tarda pas à s'y distinguer, par l'application la plus extraordinaire. Au bout de quelques années il n'eut plus d'emules parmi ses camarades, et quelques années plus tard, il en savoit plus que les professeurs. Alors renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maitres en chaque science, il conçut l'idée de se placer un jour au même rang qu'eux, et de voir son nom écrit parmi les leurs.

A cette ambition, qui n'étoit pas mediocre, Diegue en joignit une autre, il vouloit publier des ouvrages anonymes et lorsque leur mérite seroit reconnu, y metre son nom et jouir d'un éclat soudain et inattendu. Occupé de ce projet il jugea, que Salamanque, n'étoit pas un horizon sur lequel, l'astre glorieux de ses destinées put apparaître<sup>225</sup> asses rayonnant, et il tourna ses regards vers la Capitale. Salamanque sur une population de 20 000 ames, ne renfermoit que six personnes en état de comprendre les choses qu'il vouloit publier. La population de Madrid excedant alors 150 000 ames, il devoit s'y trouver au moins 45 geometres consommés. Ces esprits profonds étoient sans doute souvent consultés par le ministere ainsi non seulement la fortune du livre d'Hervas seroit faite, mais la sienne, et il n'auroit plus qu'à se nommer pour etre recherché des ministres.

Diegue Hervas avoit sous les yeux, la geometrie de Descartes, l'analyse de Harriot, les ouvrages de fermat et de Roberval. Il voyoit clairement que ces grands génies ouvrant le chemin de la science, y marchoient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de leurs découvertes, y joignit des solutions qui n'avoient pas encore été tentées et proposa des Amandements pour l'Algorithme employé jusqu'alors. Hervas fut plus d'une année à rediger son ouvrage, il l'écrivit en Espagnol afin de lui donner plus de cours, et pour le faire paroître sous un titre, qui piqua la curiosité, il l'apella *Secrets de l'analyse dévoilés, avec la connoissance des infinis de toutes dimensions*.

Lorsque le manuscrit fut pret, mon pere sortoit précisément<sup>226</sup> de minorité, et il en recut l'avis de ses tuteurs, qui lui marquoient en même tems, que son bien, qui paroissoit d'abord devoir être de huit mille pistoles,<sup>227</sup> se trouvoit par divers accidents réduit à huit cent, qu'on lui remetroit des qu'il auroit juridiquement acquité les tuteurs. Hervas ayant réfléchi que huit cent pistoles étoit précisément ce qu'il falloit pour faire imprimer son ouvrage et le porter à Madrid, se hata de signer la décharge de tutelle, recut les huit cent pistoles et porta son manuscrit à la censure.

Les censeurs de la partie Theologale firent quelque difficultés, à raison de ce que l'analyse des infiniment petits, sembloit ramener aux atomes d'Epicure, dont la doctrine étoit improuvée par l'Eglise, mais on leur representa qu'il s'agissoit de quantité abstraites, et non de particules materielles et ils retirerent leur opposition.

De la censure l'ouvrage passa chez l'imprimeur, c'étoit un assés gros in-quarto, pour lequel il fallut fondre des caracteres algebriques qui manquoient et même faire de nouveaux poinçons, en sorte qu'imprimé à mille exemplaire, l'edition revint à 700 pistoles. Hervas les accorda d'autant plus aisement qu'il comptoit vendre chaque exemplaire a trois pistoles, ce qui fesoit un profit tout clair de 2300 pistoles. Hervas n'étoit rien moins qu'intéressé, mais l'assurance de posséder ce petit capital ne laissoit pas de lui faire plaisir.

La mise au jour dura plus de six mois. Hervas corrigeoit lui meme les feuilles ; et ce travail fastidieux lui couta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin la plus grosse charete que l'on put trouver à Salamanque, apporta dans sa maison les lourds ballots sur qui se fondoient sa gloire présente et son immortalité future.

Des le lendemain Hervas yvre de joye, mit son edition sur huit mulets, se mit lui même sur le neuvieme, et prit le chemin de Madrid. Arrivé dans la capitale il descendit tout droit chez le libraire Moreno, et lui dit " Monsieur, ces huit mules, portent neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires d'un

---

<sup>225</sup> *Biffé* : avec gloire, e

<sup>226</sup> *Biffé* : de majorité

<sup>227</sup> huit mille pistoles, *surch.* : 8000 piastres fortes,

ouvrage dont voici le<sup>228</sup> millieme. Cent exemplaires vendus à votre profit vous rendront trois cent pistoles et vous voudrez bien me tenir compte du reste. J'ose croire que l'édition entiere s'écoulera en peu de semaines, et que je pourai en faire une seconde où j'ajouterai quelques éclaircissements, dont je me suis avisé pendant que l'on m'imprimoit. ” Moreno eut l'air de douter de cette vente si prompte, mais comme il voyoit le privilege des censeurs de Salamanque, il ne fit point de difficulté de metre les ballots dans son magasin, et quelques exemplaires sur le devant de sa boutique. Hervas alla se loger dans une auberge, et se mit aussitot à travailler aux notes, et suplements qui devoient accompagner la seconde edition de son ouvrage

Trois semaines se passerent ainsi, et notre geometre pensa qu'il etoit tems d'aller chez Moréno, et de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devoit faire au moins un milier de pistoles. Il y alla et fut tres mortifié d'apprendre qu'il ne s'etoit pas encore vendu un exemplaire. Bientot il eut un sujet de mortification encore plus sensible car en rentrant à son auberge, il y trouva un Alguasil de cour, qui le fit monter dans une voiture fermée, et le conduisit à la tour de Ségovie<sup>229</sup>

Il etoit surprenant qu'un geometre fut traité en prisonier d'etat, mais voici ce qui etoit arrivé. Les deux ou trois exemplaires mis en vente chez Moreno, se trouverent bientot entre les mains des curieux qui frequentoient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre, *secrets de l'analyse dévoilés* dit que ce pouvoit bien être quelque libelle contre le gouvernement — Un autre considerant atentivement le même titre, dit avec un souris malin, Que la satyre devoit porter sur le ministre des finances, Don Pedre Allanyes, Car Analyse etoit précisément l'anagramme d'Allanyes, et la seconde partie du titre, *Infini de toutes dimensions* se raportoit egalement à ce ministre, qui etoit au phisque infiniment petit et infiniment gros, et au moral infiniment haut et infiniment bas, il est aisé de juger par cette plaisanterie, que les habitués de Moréno se croyoient tout permis, et ils le pouvoient sans danger, car le gouvernement avoit pour principe de tolerer cette jonte satyrique.

Ceux qui connoissent Madrid, savent que le peuple y est à un certain niveau des classes<sup>230</sup> plus relevées, qu'il s'occupe des mêmes choses qu'il partage les memes opinions et que les plaisanteries, des cercles du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues, ce qui avoit lieu surtout à l'égard des plaisants de chez Moreno dont les quolibets etoient bientot repétés dans les boutiques des barbiers et enfin dans tous les carrefours.

Bientot aussi le ministre Allanyes ne fut apellé que Le Seigneur Analyse infini de toutes dimensions. Ce financier etoit asses accoutumé à l'animadversion du peuple, et n'y prenoit pas garde, mais le meme sobriquet ayant souvent frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui ci répondit que l'origine de cette plaisanterie, venoit d'un prétendu livre de Geometrie que l'on vendoit chez moreno. Le ministre sans entrer dans de plus grands détails, fit d'abord arreter l'auteur et ensuite confisquer l'edition.

Hervas ignorant toutes ces choses,<sup>231</sup> renfermé dans la tour de Segovie, privé d'encre et de plumes, et ne sachant quand finiroit sa détention, s'avisa pour charmer son ennui de faire un apel mental de toutes ses connoissances. C'est à dire de se rapeller ce qu'il savoit en chaque science et il s'aperçut à sa grande satisfaction, qu'il avoit rellement embrassé tout l'ensemble des connoissances humaines, et que comme Pic de la Mirandole il eut pu, en s'y préparant un peu soutenir des *Theses de Omni scibili*.

Hervas ambitieux de se faire un nom dans les sciences, forma aussitot le plan d'un ouvrage en cent volumes, qui devoit renfermer tout ce que les hommes savoient de son tems. Il vouloit le faire paroître anonyme. Ensuite lorsque le public voudroit connoître la société de gens de letre à qui l'on devoit cette œuvre prodigieuse il se seroit nommé, et eut tout d'un coup obtenu, la reputation et le titre d'homme universel. Hervas avoit un esprit dont les forces, n'etoient point au dessous d'une aussi vaste entreprise. Il en avoit le sentiment et se livra tout entier à un projet qui flatoit les deux passions de son

---

<sup>228</sup> Biffé : centieme

<sup>229</sup> Biffé : il etoit

<sup>230</sup> Biffé : relev

<sup>231</sup> Biffé : et

ame, l'amour<sup>232</sup> des sciences et l'amour propre.

Au bout d'environ dix semaines, qui passeront tres vite pour Hervas, il fut apellé chez le gouverneur du chateau de Segovie. Il y trouva le premier commis du ministre des finances, qui lui dit " Don Diegue Hervas, vous avez voulu paroître dans le monde sans protecteur, ce qui est d'une imprudence extreme. Il en est resulté que lorsque vous avez été accusé personne ne s'est présenté pour vous défendre. L'on vous impute d'avoir eu en vue le ministre des finances dans votre Analyse des infinis. Ce seigneur justement irrité, a fait livrer aux flammes toute l'edition de votre ouvrage, mais se contentant de cette satisfaction, il veut bien vous pardonner, et vous offre dans ses bureaux une place de Contador. Vous y serés chargés de quelques calculs dont la complication nous embarasse parfois. Quittez cette prison pour n'y plus revenir. "

Hervas fut d'abord tres affligé que l'on eut brulé tout à la foix neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires d'un ouvrage auquel il avoit mis tant de soins, mais comme il avoit fondé sa gloire sur d'autres speculation il se consola asses vite, et alla prendre sa place chez le ministre. Là on lui présenta des registres d'annuités, des escomptes avec rabais d'especes, et autres calculs compliqués, dont il se tira avec une facilité qui lui valut l'estime des bureaux. On lui avança un quartier de son traitement, et on lui assigna un logement dans une petite maison dependante du ministre.

Hervas etoit donc rendu à lui même, sa subsistance etoit assurée, le travail qu'on lui demandoit ne pouvoit l'occuper que pendant quelques heures de la matinée. Et il avoit devant lui un immense projet qui devoit occuper toutes les forces de son génie, et en meme tems lui donner toutes les jouïssances du savoir. Notre ambitieux Polygraphe se résolut à écrire un volume inoctavo sur chaque science

Observant que la Parolle, etoit comme l'attribut distincti[f] de l'homme il consacra le premier volume, à la grammaire universelle ;<sup>233</sup> il y exposa le artifice<sup>234</sup>, gramatical,<sup>235</sup> immensément varié,<sup>236</sup> au moyen duquel en chaque langue on exprimoit diférent les diverses parties du discours, et l'on donnoit des formes diverses, aux premiers elements de la pensée.

Ensuite passant de la pensée interieure de l'homme, aux idées qui lui viennent par les objets environants Hervas consacra le second volume à l'histoire naturelle en general, Le troisieme volume à la zoologie, qui est la connoissance des animaux, le quatrieme volume à l'ornithologie qui est la connoissance des oiseaux, le cinquieme à l'Ichthyologie qui est la connoissance des poissons, le sixieme à l'Entomologie qui est la connoissance des insectes, le septieme à la Skolyxologie qui est la connoissance des vers, le huitieme à la conchyologie ou connoissance des coquilles, Le neuvieme à la Botanique, le 10, à la Geologie ou connoissance de la structure de la terre, le 11, à la lithologie ou connoissance des pieres, le 12 à l'oryctologie, ou connoissance des fossiles, le 13 [à] la metallurgie, ou art<sup>237</sup> d'extraire et travailler les metaux, le 14 à la docimastique ou l'art de les essayer.

Le quinzieme volume ramenant l'homme sur lui meme traitoit de la Physiologie, ou connoissance du corps humain, le volume 16, traitoit de l'anatomie, le 17, etoit consacré à la miologie ou connoissance des muscles, le 18, à l'osteologie, le 19, à la neurologie, le 20 à la phlebologie, ou connoissance du systeme veineux.

Le volume 21, etoit consacré à la medecine, divisée dans le volume 22 en Nosologie ou connoissance des maladies, 23 Aetiologie, connoissance de leurs causes, 24 Pathologie connoissance des maux qu'elles ocasionent 25,<sup>238</sup> Semeiotique connoissance des symptomes, 26 Clinique connoissance des procedes à observer au lit du malade 27 Therapeutique art de guerir (le plus difficile de tous) 28 dietetique, ou connoissance du regime, 29 hygienne qui est l'art de conserver la santé, 30

---

<sup>232</sup> *Biffé* : et l'am

<sup>233</sup> *Biffé* : et

<sup>234</sup> le artifice *surch.* : les artifices

<sup>235</sup> *Biffé* : vari

<sup>236</sup> *Biffé* : par

<sup>237</sup> *Biffé* : de travail

<sup>238</sup> *Biffé* : connoi



Chirurgie, 31 Pharmacie, 32 médecine vétérinaire.

Ensuite venoit Volume 33 la Physique generale, 34 physique particuliere, 35 physique Experimentale, 36 la Météorologie, 37 la Chymie, Et les fausses sciences où elle a conduit telles que 38, l'alchimie 39 la philosophie hermetique

Après ces sciences naturelles venoient celles qui derivent[t] de l'état de guerre que l'on dit aussi tres naturel à l'homme, ainsi le volume 40 traitoit de la strategie ou art de la guerre, le volume 41, de la castrametation<sup>239</sup> qui est l'art de placer les camps, le vol. 42 etoit consacré à la fortification le 43, à la guerre souterraine ou art du mineur, le 44, à la pyrotechnie, qui est l'art de l'artificier, le 45 à la Balistique, qui est l'art de lancer des corps graves, art important que l'artillerie a fait négliger.

De la revenant aux arts de la paix, Hervas avoit consacré le volume 46 à l'architecture civile, le 47 à la construction navale, Le 48, à la construction des navires, le 49 à la navigation.

Ensuite Hervas considerant encore l'homme en société, consacroit le volume 50, à la legislation, le 51 au droit civil, le 52 au droit criminel, le 53 au droit politique le 54, à l'histoire le 55 à la mythologie, le 56 à la chronologie, le 57 à la Biographie, le 58 à l'archeologie le 59 à la numismatique, le 60 au Blason, le 61 à la Diplomatie, qui est la connoissance des chartres et documents, le 62 à la diplomatie qui est la science des ambassades, le 63 à la Philologie, qui est la connoissance generale des langues, le 64 la Bibliographie qui est la connoissance des livres.

Ensuite Hervas revenant à l'art de la pensée avoit consacré le volume 65 à la logique, le 66 à la rethorique le 67 à l'Ethique qui est la morale, et le 68 à l'Estetique qui est<sup>240</sup> l'analyse des impressions que nous recevons par les sens.

Puis venoit 69, La Theosophie, qui est l'étude de la sagesse, mise en raport avec le culte, Puis 70 la Theologie, divisée (71) en dogmatique (72) Polemique (73) Ascetique, cette derniere enseigne les exercices de la dévotion. Ensuite venoit 74. L'exegese, qui est l'exposition des saintes ecritures, et 75<sup>241</sup> l'hermeneutique qui est leur interpretation.<sup>242</sup>

De la Theologie par une transition hardie Hervas passoit (76)<sup>243</sup> à l'Oneïro-critique qui est l'explication des songes. Ce volume n'etait pas le moins interessant, Hervas y monroit comment des erreurs mensongeres et frivoles, avoient le droit de gouverner le genre humain, pendant des milliers de siecles,<sup>244</sup> Car nous voyons dans l'histoire, le songe des sept vaches grasses et des<sup>245</sup> sept vaches maigres, avoir changé toute la constitution de l'Egypte, dont les<sup>246</sup> possessions teritoriales,<sup>247</sup> devinrent à cette epoque domaines royaux.<sup>248</sup> Cinq cent cents [sic] ans<sup>249</sup> plus tard nous voyons Agamemnon, raco[nter]<sup>250</sup> des songes aux Grecs assemblés, et<sup>251</sup> plus siecles [sic] après l'oracle de Delphes, expliquoit les songes, que l'on portoit devant lui.

Le volume 77. traitoit de l'ornithomantie, ou science des augures, C'est a dire la divination par les oiseaux, pratiquée surtout par les haruspices Toscans, dont les regles nous ont été conservées par Seneque.

Le volume. 78. traitoit de la genethliomantie, ou science des horoscopes, Astrologie, judiciaire,

---

<sup>239</sup> *Biffé* : ou

<sup>240</sup> *Biffé* : la connoissance d

<sup>241</sup> *Surch.* : (75)

<sup>242</sup> *Biffé* : Le 76,

<sup>243</sup> *Interl.*

<sup>244</sup> *Biffé* : Car

<sup>245</sup> *Biffé* : chef

<sup>246</sup> *Biffé* : biens teritoriaux devinrent

<sup>247</sup> *Biffé* : etre

<sup>248</sup> *Biffé* : Ensuite

<sup>249</sup> *Interl.*

<sup>250</sup> Une partie du mot est recouverte d'une tache d'encre.

<sup>251</sup> *Biffé* : au bo

dont les erreurs se sont pour ainsi dire propagées jusques à nos jours.

Le volume 79, Plus savant que les autres, remontoit à l'origine de la magie, au tems de Zoroastre, et d'Hostanes, et à l'histoire<sup>252</sup> de cette science déplorable qui<sup>253</sup> à la honte de notre siècle, en avoit infecté le commencement et n'étoit pas encore tout à fait détruite.

Le volume 89. [*sic*] étoit consacré à la caballe, ainsi qu'à plusieurs autres genres de divinations, tel que la rhabdomantie, ou divination par des baguettes, L'hydromantie La geomantie & &.

De tous ces mensonges, Hervas passoit tout à coup aux plus incontestables vérités, ainsi le volume 81 étoit consacré à la géométrie, le 82 à l'Arithmétique le 83 à l'algèbre, le 84 la trigonométrie, le 85 à la Stereotomie, qui est la considération des solides, le 86 à la planimétrie, qui est l'art<sup>254</sup> de mesurer des distances dont on ne peut pas approcher. Le 87.<sup>255</sup> l'Altimétrie qui est l'art de mesurer les hauteurs<sup>256</sup> le 88 étoit la mécanique. Le 89 la dynamique qui est la science des forces vives, la Statique qui est la science des forces en équilibre, 90, l'hydraulique 91 l'hydrostatique 92 l'hydrodynamique 93 l'optique, 94 la dioptrique 95, la catoptrique 96, la perspective 97 la gnomonique 98 l'astronomie 99 La trigonométrie sphérique Et enfin le 100<sup>ème</sup> volume étoit consacré à l'analyse qui selon Hervas étoit la science des sciences et la dernière borne de<sup>257</sup> l'esprit humain.

Une connoissance approfondie de cent sciences différentes paroitra à quelques personnes devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine. Il est certain cependant que Hervas écrivit sur chacune un volume, qui commençoit par l'histoire de la science, et finissoit par des vues pleines de sagacité, sur les moyens d'y ajouter, et pour ainsi dire de reculer dans tous les sens les bornes du savoir.

Hervas suffisoit à tout au moyen d'une grande économie de tems, et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levoit avec le soleil, pour se préparer au travail du bureau. Il s'y rendoit une demie-heure avant tout le monde, et atendoit que l'heure sonât, ayant la plume à la main, et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage. Ainsi préparé à un travail presque mécanique, il l'expedioit en tres peu de tems. Alors il passoit chez le libraire Moreno dont il avoit su gagner la confiance, prenoit les livres dont il avoit besoin et les portoit chez lui, il ressortoit encore pour prendre un léger repas, rentrait chez lui avant une heure, et travailloit jusqu'à huit heures du soir, après quoi il jouoit à la pélotta avec des petits garçons du voisinage, rentrait chez lui, prenoit une tasse de chocolat, et s'alloit coucher. Les dimanches il passoit toute la journée hors de chez lui, et méditoit le travail de la semaine suivante. Hervas pouvoit ainsi consacrer trois mille heures par an, à la confection de son œuvre universelle. Ce qui ayant fait au bout de quinze ans, 45 000, heures cette surprenante composition se trouva réellement finie sans que personne à Madrid s'en douta<sup>258</sup>. Car Hervas n'étoit nullement communicatif, et ne parloit à qui que ce fut de son ouvrage, voulant étonner le monde, en lui montrant tout à la fois ce vaste amas de science. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini comme lui même finissoit sa trente neuvième année, et il se félicitoit d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation toute prête d'éclorre. Mais en même tems il avoit dans l'âme une sorte de tristesse. Car l'habitude du travail, soutenue par l'espérance, avoit été pour lui comme une société agréable, qui remplissoit tous les moments de sa journée. Il avoit perdu cette société, et l'ennui qu'il n'avoit jamais connu, commençoit à se faire sentir. Cet état, si nouveau pour Hervas, le sortit tout à fait de son caractère. Bien loin qu'il rechercha la solitude, on le voyoit dans tous les lieux publics, où il avoit l'air d'acoster tout le monde mais comme il n'avoit point l'habitude de la conversation et ne connoissoit presque personne, il passoit sans mot dire, mais intérieurement il songeoit que bientôt tout Madrid le

---

<sup>252</sup> l'histoire *surch.* : son histoire qui se perp ataignoit aussi le tems pres

<sup>253</sup> *Interl.* : de cette science déplorable qui

<sup>254</sup> *Biffé* : d'ap

<sup>255</sup> *Biffé* : qui es

<sup>256</sup> *Biffé* : La

<sup>257</sup> *Biffé* : l'he

<sup>258</sup> *Biffé* : le moins du monde

connoitroit et l'acueilleroit et que son nom seroit sur toutes les levres

Tourmenté par le besoin de la distraction Hervas, eut l'idée de revoir le lieu de sa naissance, bourgade obscure des Asturies, qu'il eseroit bientôt rendre illustre. Depuis quinze ans, il ne s'étoit permis d'autre distraction que de jouer à la pelotta avec les garçons du voisinage et il se promettoit un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où il avoit passé son enfance

Avant de partir Hervas voulut jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablete. Il en avoit une copie du même format qu'ils devoient avoir dans l'impression, il les confia au relieur. Le dos de chaque volume devoit porter dans sa longueur le nom de la science et le numero du volume depuis le premier qui étoit la grammaire universelle, jusqu'à l'analyse, qui étoit numero 100. Le relieur raporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablete qui devoit le recevoir, étoit déjà préparée. Hervas y placa cette imposante serie, et fit un feu de joye de tous ses brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma à double tour la porte de sa chambre, y aposa son cachet et partit pour les Asturies.

L'aspect des lieux de sa naissance donna reellement à Hervas tous les plaisirs, qu'il s'en promettoit. Mille souvenirs innocents et doux atendrissoient son ame, et lui arrachioient des larmes de joye, dont vingt cinq ans des plus arides conceptions, avoient pour ainsi dire tarri les sources. Notre Polygraphe, eut reellement passé sa vie dans sa bourgade, mais ses cent volumes le rapelloient à Madrid. — Il en reprend le chemin, il arrive chez lui, trouve<sup>259</sup> bien entier le cachet apposé sur sa porte ouvre —... et voit les cent volumes mis en pieces, sans relieure, et toutes les feuilles eparses et confondues sur le parquet. Cet aspect afreux trouble ses sens. Il tombe au milieu des débris de son livre, et perd toute connoissance.

Helas voici quelle étoit la cause de ce desesastre. [*sic*] Hervas ne mangeoit jamais chez lui, et les rats si nombreux dans toutes les maisons de madrid, se gardoient bien de frequenter la sienne, où ils n'eussent trouvé à ronger que quelques plumes. Mais il n'en fut pas de meme lorsque cent volumes<sup>260</sup> chargés de colle toute fraiche furent aportés dans la chambre, et que cette chambre fut des le meme jour abandonée par son maitre. Les rats attirés par l'odeur de la colle, encouragés par la solitude, se rassemblerent en foule, culbuterent rongerent, dévorerent — Hervas revenant à lui vit un de ces monstres, tirant à soi des<sup>261</sup> lambeaux de peau de veau, auxquels tenoient les dernieres feuilles de son analyse. La colere étoit un sentiment presque étranger à Hervas. Il en ressentit le premier accès, se precipita sur le ravisseur de sa geometrie transcendante, mais sa tete porta contre le mur et il retomba évanoui.

Hervas reprit une seconde foix ses esprits, ramassa les lambeaux qui couvroient le parquet de sa chambre, les jetta dans un cofre, et puis s'assit sur le meme cofre et se livra aux plus tristes pensées. Bientot après il fut saisi d'un frisson, qui des le lendemain degenera en une fievre billeuse comateuse et maligne — Hervas fut abandonné des medecins mais non pas de sa garde-malade. Elle lui continua ses soins et bientôt une crise heureuse sauva ses jours. Cette garde malade, étoit une fille de trente ans appellée Marica. Son pere étoit un cordonier du voisinage, avec qui Hervas causoit quelques foix dans ses heures de récréation. Hervas convalescent sentit tout ce qu'il devoit à sa garde malade. “ Marica (lui dit il) vous avés sauvé mes jours, et vous adoucissés mon retour à la vie. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur (lui repondit la fille) vous pouriés faire mon bonheur mais je n'ose vous dire comment.

— Dites, dites (répondit Hervas) et soyez sure que si la chose est en mon pouvoir je la ferai.

— Mais (dit Marica) si je vous demandois de m'épouser

— Je le veux bien (repondit Hervas) et de grand cœur. Vous me nourrirez quand je me porterai bien, vous me soignerez quand je serai malade, et vous me defendrez des rats quand je serai absent, oui

---

<sup>259</sup> *Biffé* : le cachet

<sup>260</sup> *Biffé* : de colle

<sup>261</sup> tirant à soi des *surch.* : qui tiroit à lui des

marica je vous epouserai du moment ou vous le voudrez. ”

Hervas n’etant pas encore bien guéri ouvrit le coffre, qui renfermoit les débris de sa Polymathie<sup>262</sup>, essaya d’en rassembler les feuillets et eut une rechute qui lui laissa beaucoup de foiblesse. Lorsqu’il fut en état de sortir il alla chez le ministre des finances, représenta qu’il avoit travaillé quinze ans, qu’il avoit formé des élèves qui pouvoient le remplacer, que sa santé étoit détruite, et qu’il demandoit à se retirer, avec une pension equivalente à la moitié de son traitement. En Espagne ces sortes de graces ne sont pas tres difficiles à obtenir, on accorda à Hervas ce qu’il demandoit et il epousa Marica.

Alors notre savant changea sa maniere de vivre, il prit un logement à une extremité de Madrid et se proposa de ne<sup>263</sup> point sortir de ches lui<sup>264</sup>, jusqu’à ce qu’il eut retabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avoient rongé tout le papier qui tenoit au dos des livres, et n’avoient laissé subsister que la moitié de chaque feuillet<sup>265</sup> et ces moitiés étoient encore déchirées. Cependant elles servirent à Hervas a lui rapeller le texte entier, et ce fut ainsi qu’il se mit à refaire tout<sup>266</sup> l’ouvrage<sup>267</sup>. En même tems il en produisit un d’un genre diferent. Marica fut enceinte<sup>268</sup>, et me mit au monde. Moi pecheur et reprové ah sans doute le jour de ma naissance fut une fete aux enfers. Les feux eternels de l’afreux sejour, brillèrent d’un nouvel eclat et les demons ajouterent aux<sup>269</sup> suplices des dannés pour mieux jouir de leurs hurlements

Le Pellerin en prononcant ces parolles parut livré au desesper, il versa beaucoup de larmes, puis ce tournant vers Cornadez il lui dit. “ Il m’est impossible de continuer aujourdhui mon récit.<sup>270</sup> Rendes vous ici demain à la meme heure, et gardez vous d’y manquer il y va de votre eternelle perdition.

---

“ Moi meme (ajouta le chef boemien) je dois vous quitter pour vaquer à quelques affaires, et je reprendrai demain la suite de mon récit. ”

Velasquez prit alors la parole et dit “ Voici la premiere histoire du boemien qui m’ait interessé. Mon pere a reellement dans sa bibliotheque, un livre intitulé *Secrets de l’analyse dévoiles* imprimé à Salamanque en 1642, sans nom d’auteur, et je suis tres curieux de savoir ce que sera devenue la Polymathie du pauvre Hervas, qui au surplus me paroît avoir été poussé à l’étude par un esprit d’orgueil tres diferent du veritable amour des sciences. Je ne pretens pas non plus, que les savants doivent tous être aussi modestes que l’est mon pere. Le desir d’attacher son nom à une decouverte,<sup>271</sup> en a sans doute fait faire beaucoup. Un savant ne doit<sup>272</sup> ni rechercher ni éviter la gloire. Il ne doit pas s’en occuper, et ne s’attacher qu’au progres des<sup>273</sup> sciences, et même il doit compte au public de tous les pas qu’il leur fait faire, sans pretendre l’ettonner, par un grand ensemble de verités nouveles, projet chimerique, et qui n’a presque jamais été couronné par le succes.

Au surplus la reprobation du fils, me fait quelque peine. Et si toute l’histoire du savant Hervas, n’a

---

<sup>262</sup> *Surch.* : Polygnosie

<sup>263</sup> *Surch.* : n’en

<sup>264</sup> *Interl.* : de ches lui

<sup>265</sup> *Biffé* : qui

<sup>266</sup> *Interl.*

<sup>267</sup> *Biffé* : entier l’ouvrage entier

<sup>268</sup> fut enceinte *surch.* : devint grosse

<sup>269</sup> *Biffé* : tourments des

<sup>270</sup> *Biffé* : Venez

<sup>271</sup> *Biffé* : est un ressort puissant, qui peut porter à en faire, qui soutient nos forces dans

<sup>272</sup> *Biffé* : pas

<sup>273</sup> *Surch.* : de la

été inventée que pour troubler l'ame du bon Cornadez, C'est la<sup>274</sup> ce me semble employer de grandes machines pour produire bien peu d'efet. ”

Le Chef des Bohemiens,<sup>275</sup> qui ne s'etoit pas encore retiré,<sup>276</sup> repondit en ces termes “ Monsieur Le Duc, L'observation que vous venez de faire est juste, et surement,<sup>277</sup> si le but du pellerin etoit seulement d'ecarter un mari sot et facheux, rien de plus meprisable en soi ni de plus futile, mais vous avouerez cependant que de servir les passions d'un jeune Seigneur, qui prodiguoit l'or pour les satisfaire, étoit un motif tres sufisant pour exciter l'industrie des intrigants.<sup>278</sup> l'histoire de Hervas est tres veritable, et plusieurs personnes<sup>279</sup> dignes de foi me l'ont<sup>280</sup> confirmée, reste à savoir si le Pellerin, qui parloit à Cornadez, etoit rellement le fils de ce Hervas. Mais c'est ce que vous verrez dans la suite de mon récit.

— Il est vrai (dit Velasquez) que vos recits sont remplies d'inconnues, qui pour la plus part devienent des valeurs imaginaires, et j'ai beaucoup de peine à les metre en équation, cependant l'histoire du geometre Hervas m'interesse,<sup>281</sup> et lorsque vous voudrés bien la reprendre, j'y donnerai toute l'attention dont je suis capable ” On [se] sépara, pour ne plus se retrouver de la journée.<sup>282</sup>

---

<sup>274</sup> *Interl.*

<sup>275</sup> *Biffé* : repondi

<sup>276</sup> *Biffé* : repondit au en ces

<sup>277</sup> *Biffé* : ecarter un mari, est une

<sup>278</sup> *Biffé* : Quant à

<sup>279</sup> *Biffé* : tres

<sup>280</sup> *Biffé* : assurée,

<sup>281</sup> *Biffé* : et j'y pré

<sup>282</sup> Au début du f. suivant, il a biffé : “ 40 ”

## QUARANTE ET 4<sup>283</sup>me JOURNÉE

Nous nous rassemblames pour le déjeuner et Velasquez qui desiroit savoir ce que Hervas avoit fait de ses cent volumes, ne tarda pas à demander au bohémien la suite de son histoire qu'il reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN.

Vous devez vous rapeller, que c'étoit Don Busqueros qui prenoit la peine de m'instruire de tout ce qui étoit arrivé à Cornadez, et que ce Bonhomme avoit trouvé dans une Eglise un Pellerin qui le fixa d'une maniere inquietante, et qui ensuite le poursuivit dans tous les lieux publics. Vous avez vu aussi que ce Pellerin lui<sup>284</sup> fit son histoire en commençant par celle de son pere, le savant Hervas. Nous en etions à la naissance du Pellerin, qui selon lui<sup>285</sup> avoit réjouï tout l'enfer, par ce que les diables avoient tout de suite prévu sa future réprobation. Le malheureux pellerin avoit pour ce jour la pris congé de Cornadez, et celui-ci étoit allé chez lui, l'ame remplie de terreurs nouvelles La nuit il avoit été reveillé par le défunt Pennaflor qui avoit compté à ses oreilles les cent doublons. Le lendemain Cornadez passa la journée à l'église, et le soir il alla au buon retiro, où il trouva déjà le Pellerin qui l'invita à prendre place, à coté de lui et reprit en ces termes la suite de son histoire.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU PELLERIN

Je vins au monde, et ma mere ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avoit jamais connu l'amour, ni l'amitié que par une definition de ces deux sentiments qu'il avoit inserée dans son soixante septieme volume. La perte de son Epouse lui prouva, qu'il étoit fait pour aimer, et l'acabla plus que la perte des cent volumes,<sup>286</sup> dévorés par les rats. La maison d'Hervas étoit petite et retentissoit toute entiere à chaque cri que je fesois. Il étoit impossible que j'y restasse et je fus recueilli par mon grand-Pere le Cordonier qui fut tres content de voir dans sa maison son petit fils, fils d'un contador.

Mon grand pere dans son humble etat jouïssoit de beaucoup d'aisance, il m'envoya aux ecoles des que je fus en<sup>287</sup> age de les frequenter. Et lorsque j'eus atëint seize ans, il m'habilla bien, et me donna les moyens de promener mon oisiveté dans<sup>288</sup> Madrid, ce qui lui paroissoit tres convenable, vu que j'étois rellement né gentilhome et partant selon lui né pour ne rien faire. Tout cela lui coutoit de l'argent mais il s'en croyoit<sup>289</sup> bien payé lorsqu'il pouvoit dire *my nieto, el hijo del contador*, mon petit fils, le fils du Contador.

Mon tems se passoit en general d'une maniere tres agréable, à une circonstance près. Mon pere avoit donné dans des travers d'Esprit, qui fesoient son ma[l]heur et le notre, et qui étoient une suite de

---

<sup>283</sup> Ce chiffre occupe un espace qui avait été laissé libre et a été tracé avec une encre différente du reste.

<sup>284</sup> *Biffé* : con

<sup>285</sup> *Biffé* : devoit

<sup>286</sup> *Biffé* : qui avoient

<sup>287</sup> *Biffé* : etat

<sup>288</sup> *Surch.* : de

<sup>289</sup> s'en croyoit *surch.* : en étoit

la vie solitaire et chagrine qu'il avoit menée<sup>290</sup> pendant les dix huit années qui avoient suivi la mort de ma mere. En effet Hervas des lors avoit pris le parti de ne plus sortir du tout, et de consacrer tout son tems à refaire l'ouvrage dévoré par les rats.

Il y réussit au bout de huit ans et il y seroit parvenu plus tot si sa santé, étoit restée la meme, mais il ressentoit de cruelles atteintes de sciatique et de gravelle, et un certain abattement qui pendant des mois entiers lui ota la faculté de travailler.

Son ouvrage étoit presque refait lorsque des journaux étrangers, qui tomberent entre ses mains, lui prouverent que les sciences avoient fait des progrès remarquables pendant les huit années qu'il s'étoit renfermé chez lui. Hervas soupira de cet accroissement de peine. Cependant ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait il ajouta à chaque science les découvertes que l'on y avoit faites. Ceci lui prit encore quatre ans, et il en avoit cinquante-deux. Lorsqu'il fit venir chez lui le libraire Moreno, fils de celui qui avoit mis en vente sa malheureuse analyse.

“ Monsieur (Lui dit il) voici cent volumes qui renferment tout ce que l'on sait aujourd'hui. Cette Polymathie fera honneur à vos presses, et j'ose le dire à l'Espagne. Je ne demande rien pour moi, ayez seulement la charité de m'imprimer et que ma peine mémorable ne soit pas entierement perdue. ”

Moréno ouvrit tous les volumes, les examina avec soin et lui dit “ Monsieur je me charge de l'ouvrage mais il faut vous résoudre à le réduire à vingt cinq volumes.

— Laissez moi (lui répondit Hervas avec le ton de l'indignation la plus profonde) laissez moi Monsieur retournez à votre magasin. Imprimez les fatras romanesques ou Pedantesques qui font la honte de l'Espagne. Laissez moi monsieur avec ma gravelle et mon genie, qui s'il eut été mieux connu, m'eut obtenu l'estime des hommes. Mais je n'ai plus rien à demander aux hommes et moins encore aux libraires. Laissez moi. ”

Moreno se retira et Hervas tomba dans la plus noire mélancolie. Il avoit sans cesse sous les yeux, ses cent volumes, enfants de son génie, conçus avec delices, enfantés avec une peine qui avoit aussi ses plaisirs, et maintenant plongés dans l'oubly. Il voyoit sa vie entiere perdue, son existence anéantie, dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi son esprit exercé à penetrer tous les mysteres de la nature et des sciences, se tourna malheureusement à sonder l'abime des miseres humaines. A force d'en mesurer la profondeur, il vit le mal partout, il ne vit plus que le mal et dit dans son cœur, “ Auteur du mal qui etes vous ? ”

Lui meme eut horreur de cette idée, et voulut examiner si le mal pour etre avoit besoin d'avoir été crée. Ensuite il examina la meme question sous un point de vue plus étendu.<sup>291</sup> Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matiere une energie, qui lui parut propre à tout expliquer sans recourir à la création.

Pour ce qui est de l'homme et des animaux, il les considéra comme des êtres qui devoient l'existence, à un acide generateur, lequel fesant fermenter la matiere lui donnoit des formes constantes, a peu près comme les acides cristallisent les bases salines et tereuses en polyedres<sup>292</sup> toujours semblables. Il regardoit les substances fongueuses, que produit le bois humide, comme le chaînon qui lioit la cristallisation des fossiles, avec la reproduction des vegetaux et des animaux, et en indiquoit si non l'identité, au moins l'analogie.

Savant comme l'étoit Hervas, il n'eut pas de peine à etayer son systeme de preuves sophistiques,<sup>293</sup> faite pour égarer les esprits. Il trouvoit par exemple que les mulets qui tenoient de deux especes, pouvoient etre comparés aux sels qui étant composés de deux acides forment des cristaux qui tiennent de l'un et de l'autre. L'efervescence des terres qui se combinent avec les acides lui parut se rapprocher de la fermentation des matieres végétales, et la fermentation lui parut etre un commencement[t] de vie, qui ne pouvoit se developer faute de circonstances favorables.

---

<sup>290</sup> *Biffé* : dep

<sup>291</sup> *Biffé* : Il exami

<sup>292</sup> en polyedres *surch.* : et en prismes

<sup>293</sup> *Biffé* : mon

Hervas avoit observé que les cristaux en se formant s'amassoient dans l'endroit le plus éclairé du vase et ne se formoient que difficilement dans l'obscurité, et comme la lumiere est également favorable à la végétation, Il considéra le fluide lumineux comme un des elements dont se composoit l'acide universel qui animoit la nature. D'ailleurs il avoit vu la lumiere rougir à la longue les papiers teints en bleu, et c'étoit aussi un motif de la regarder comme un acide.

Hervas savoit que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pole, le sang faute de chaleur, etoit exposé à cette sorte de décomposition, à qui l'on a donné le nom de Scorbut. Il savoit aussi que cette décomposition etoit arretée par l'usage interieur des acides, il en conclud que la chaleur pouvant en quelques occasions etre suplée par un acide, devoit etre elle meme une espece d'acide, ou du moins un des elements de l'acide universel.

Hervas savoit que l'on avoit vu le tonerre aigrir et faire fermenter les liqueurs. Il avoit lu dans Sanchoniaton qu'au comencement du monde, les etres destines à vivre avoient été comme reveillés à la vie par de violents coups de tonerre, et notre infortuné savant n'avoit pas craint de s'apuyer sur cette cosmogonie payenne, pour afirmer que la matiere Electrique, contenue dans la foudre, avoit pu donner un premier developement à l'acide generateur, infiniment varié mais constant dans la reproduction des memes formes.

Hervas en cherchant à penetrer les mysteres de la Création, devoit en rapporter la gloire au Créateur. Et plut au ciel qu'il l'eut fait, mais son bon ange l'avoit abandonné, et son esprit egaré par l'orgueil du savoir, le livra sans defense, aux prestiges des esprits orgueilleux dont la chute entraîna celle du monde. Mais tandis qu'il elevoit ses coupables pensées au dela des spheres de l'intelligence humaine, sa depouille mortelle, menacoit d'une prochaine dissolution. Plusieurs maux aigus, se joignirent aux maladies chroniques pour acabler le pauvre Hervas,<sup>294</sup> Et la plus sombre hypocondrie detruisoit les forces de son ame en même tems que celles de son corps. Enfin craignant d'avoir des temoins de son abatement il repoussa mes soins et refusa de me voir.

Un vieux invalide composoit tout son domestique. Il employa à le servir ce qui lui restoit de forces, enfin il tomba malade lui meme, et mon pere fut alors forcé de me souffrir auprès de lui. Mais mon grand pere fut bientôt apres<sup>295</sup> attaqué d'une maladie violente, il ne fut malade que trois jours. Sentant sa fin aprocher il me fit venir et me dit " Carlos recois ma derniere benediction, tu es né d'un pere savant, et plut au ciel qu'il le fut moins. Heureusement pour toi, ton grand-pere fut un ignorant simple dans sa foi et ses œuvres, et qui t'a élevé dans la meme simplicité. Ne te laisse point entrainer par l'exemple de ton pere, qui<sup>296</sup> depuis quelques années a fait bien peu d'actes de réligion et qui a des opinions telles que des heretiques en auroient honte. Carlos defies toi de la sagesse humaine. Dans quelques instants j'en saurai plus que tous les Philosophes. Carlos Carlos je te bénis, j'expire. " Il mourut en efet. Je lui rendis les derniers devoirs et je retournai chez mon pere où je n'avois pas été depuis quatre jours. Pendant ce tems le vieux invalide etoit mort et les confreres de la charité, s'étoient chargé de l'ensevelir. Je savois que mon pere etoit seul et je voullois me consacrer à le servir, mais en entrant ches lui un spectacle extraordinaire frapa mes regards et je restai dans la première chambre, pénétré d'un sentiment de crainte et d'horreur. Mon Pere avoit oté ses habits et s'étoit revetu, d'un drap de lit en forme de linceuil. Il etoit assis et regardoit le soleil couchant. Après une assés longue contemplation, il eleva la voix, et dit " Oh derniers rayons de l'astre que j'ai vu pour la derniere foix. Pourquoi avez vous éclairé le jour de ma naissance. Avoi je demandé à naitre, et pourquoi suis je né. Les hommes m'ont dit que j'avois une ame, et je m'en suis occupé<sup>297</sup> au depend même de mon corps.<sup>298</sup> J'ai cultivé mon esprit. Mais les rats l'ont devoré, les libraires l'ont dedaigné,<sup>299</sup> rien ne

---

<sup>294</sup> *Biffé* : et pour comble de malheur.

<sup>295</sup> bientôt apres *surch.* : en même tems

<sup>296</sup> *Biffé* : dans

<sup>297</sup> m'en suis occupé *surch.* : me suis mis a la cultiver

<sup>298</sup> *Biffé* : Et que m'en est il revenu

<sup>299</sup> *Biffé* : et je meurs



restera de moi, je moures [*sic*] tout entier aussi obscur que si je n'étois pas né. Néan recois donc ta proye ” Hervas resta quelques instants livré à de sombres reflexions. Ensuite il prit un gobelet qui me sembla plein de vin vieux. Il leva les yeux au ciel et dit “ Oh mon dieu, s'il y en a un ayez pitié de mon ame si j'en ai une ” Ensuite il vida le gobelet et le posa sur une table, puis il mit la main sur son cœur, comme s'il y ressentait quelque angoisse. Hervas avoit préparé une autre table pour s'y coucher, et il y avoit mis des coussins. Il s'y coucha croisa ses mains sur sa poitrine et ne proféra plus une parole.

Vous serez étonnés que voyant tous ces aprets de suicide, je ne me sois pas jeté sur le vere pour verser à terre le poison, ou que le voyant couché je n'aye pas appelé de secours. J'en suis surpris moi meme, ou plutot je suis tres sur qu'un pouvoir surnaturel me retenoit en ma place, sans me laisser la liberté d'aucun mouvement si ce n'est à me[s] cheveux, que l'horreur fesoit dresser sur ma tete.

Les confreres de la charité qui avoient enteré notre invalide me trouverent dans cette situation. Ils virent mon pere étendu sur la table, couvert d'un linceuil, et ils me demanderent s'il étoit mort ? je repondis que je n'en savois rien. Ils me demanderent qui lui avoit mis ce linceuil, je leur repondis que c'étoit lui même qui s'en étoit revetu. Ils examinerent le corps et trouverent qu'il étoit sans vie. Ils virent le verre avec un reste de liquide, qu'ils prirent pour le conserver,<sup>300</sup> puis ils s'en allerent en me donnant des signes de mécontentement, et me laisserent dans un abatement extreme.

Ensuite vinrent les gens de la paroisse. Ils me firent les mêmes questions, puis ils s'en allerent en disant “ Il est mort comme il a vécu, ce n'est pas à nous de l'enterer. ”

Je restai seul avec le mort, mon découragement<sup>301</sup> alloit au point que j'en avois perdu la faculté de penser. Je me jetai dans le fauteuil où j'avois vu mon pere, et je retombai dans la même immobilité où m'avoient trouvé les gens de la paroisse.

La nuit vint, le ciel se chargea de nuages, un tourbillon, soudain ouvrit ma fenetre, et un eclair après avoir rempli ma chambre d'une lumiere bleuatre la laissa plus sombre, qu'elle n'étoit<sup>302</sup> auparavant. Au milieu de cette obscurité, je crus distinguer quelques formes fantastiques, et l'air me parut rempli de météores singulierement figurés. Ensuite je crus entendre le corps de mon pere pousser un long gémissement que les echos lointains repeterent à travers l'espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j'étois retenu à ma place et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, un froid glacial penetra mes membres j'eus le frisson de la fièvre, mes visions devinrent des rêves et le someil s'empara de mes sens. Je me reveillai en sursaut. Je vis six grands cierges jaunes alumés pres du corps de mon pere, et un homme assis vis à vis de moi qui sembloit gueter le moment de mon reveil. Sa figure étoit majestueuse et même imposante. Il étoit grand de taille, ses cheveux noirs tombaient en boucles sur ses epaules, son regard étoit vif, penetrant, mais en même tems doux et séducteur. Du reste il portoit la fraise et le manteau gris, à peu près comme les gentilshommes s'habillent à la campagne.

Lorsque l'inconnu vit que j'étois reveillé il me sourit d'un air afable, et me dit “ Mon fils, je vous appelle ainsi, parce que je vous considere comme si vous m'apparteniez déjà. Vous avez été abandonné de Dieu et des hommes. Et la terre s'est fermée devant les reste de ce sage qui vous donna le jour, mais nous ne vous abandonerons pas.

— Monsieur (lui repondis je) Vous disiez je crois que nous avons été abandonnés de Dieu et des hommes. Quant aux hommes cela est vrai, mais je ne crois pas que Dieu puisse jamais abandonner aucune de ses créatures

— Votre observation (dit l'inconnu) est juste à quelques egards, ce que je vous expliquerai quelque autrefois. Cependant pour que vous voyez l'interet que nous prenons à vous, je vous offre cette bourse où vous trouveres mille pistoles. Un jeune homme doit avoir des passions, et de quoi les satisfaire, ne vous genez pas et comptés toujours sur nous. ”

Ensuite l'inconu frapa dans ses mains, six hommes masqués<sup>303</sup> enterent et enleverent le corps de

---

<sup>300</sup> *Biffé* : et

<sup>301</sup> *Biffé* : étoit

<sup>302</sup> *Surch* . : n'avoit été

<sup>303</sup> *Biffé* : s'eteign

mon pere. — Comme le Pellerin en étoit à<sup>304</sup> cet endroit de sa narration, il parut éprouver un mouvement d'angoisse, et de la difficulté à parler, il fit entendre par signes, à Cornadez qu'il eut à revenir le lendemain.

Moi même (ajouta le Boemien) je suis forcé de vous quitter pour vaquer aux intérêts de mon petit peuple.

---

<sup>304</sup> *Biffé* : cell

## SUITE DE L'HISTOIRE DU PELLERIN.

Je vous ai dit que quatre hommes masqués, avoient enlevé le corps de mon pere,<sup>305</sup> Le genereux inconnu, qui m'avoit donné mille pistole, disparut avec eux, et aussitot les cierges s'eteignirent et me laisserent dans une obscurité<sup>306</sup> profonde. Je n'y restai pas lontems je<sup>307</sup> pris à taton le chemin de la porte. et Lorsque je me trouvai dans la rue, et que je vis le ciel étoilé, il me parut que je respirois plus librement, les mille pistoles que je sentois dans ma poche, contribuoiert aussi, a m'elever le courage. Je traversai Madrid et j'arrivai au bout du Prado, à l'endroit où<sup>308</sup> l'on a placé aujourd'hui, une statue colossale de Cybelle. La je me couchai sur un banc et ne tardai pas à m'endormir. Le soleil étoit déjà asses haut lorsque je m'eveillai, et ce<sup>309</sup> qui m'eveilla fut je crois un coup de mouchoir que je recus dans le visage. Car en<sup>310</sup> ouvrant les yeux je vis une jeune fille<sup>311</sup> qui se servant de son mouchoir comme d'un chasse mouche ecartoit celles qui eussent pu troubler mon someil, mais ce qui me parut de plus singulier, fut que ma tete reposoit tres mollement sur les genoux d'une autre jeune fille, dont je sentois la douce haleine, se jouer dans mes cheveux. Je n'avois fait en m'eveillant aucun grand mouvement, et j'étois libre de prolonger cette situation en feignant de dormir encore. Je refermai donc les yeux, et bientôt après j'entendis une voix un peu grondeuse, mais point aigre, qui s'adressant à mes berceuses, leur dit “ Zorilla, Celia que faites vous la. Je vous croyois, à l'église. Et j'étois surprise que vous y fussies si longtems ; Et voila que je vous trouve dans une belle devotion.

— Mais maman (dit la jeune fille, qui me servoit de coussin) ma chere maman, ne m'aves vous pas dit que les œuvres avoient leur mérite aussi bien que la priere.<sup>312</sup> Et n'est ce pas la une œuvre de charité que de prolonger le someil de ce pauvre jeune homme, qui doit avoir passé ici une tres mauvaise nuit.

— Assurement (dit la voix plus riante que grondeuse) assurément cela est tres méritoire. Et voila une idée, qui prouve si non votre dévotion au moins votre innocence. Mais apresent ma charitable Zorilla, posez<sup>313</sup> moi bien doucement la tete de ce jeune homme sur le banc et suivés moi à la maison

— Ah ma bonne maman (reprit la jeune fille) voyez comme il dort doucement, au lieu de l'eveiller<sup>314</sup> vous devriez maman defaire sa fraise qui l'etoufe.

— Oui da (dit la maman) vous me donnez là une belle comission.<sup>315</sup> Mais voyons un peu. En verité il a l'air bien doux. ” En même tems, la main délicate de la maman passa doucement sous mon menton, et defit le lacet de ma fraise.

“ Il est encore mieux comme cela (dit Celia qui n'avoit pas encore parlé) et il respire plus librement je vois bien (ajouta t elle) qu'il y a de la douceur a faire de bonnes actions.

---

<sup>305</sup> *Biffé* : l'inconnu qui

<sup>306</sup> *Biffé* : prophonde

<sup>307</sup> *Biffé* : trouv

<sup>308</sup> *Biffé* : il y a

<sup>309</sup> *Biffé* : fut

<sup>310</sup> Car en *surch.* : Du moins en m'eveillant

<sup>311</sup> *Biffé* : qui chassoit les mouches,

<sup>312</sup> *Biffé* : Et quelle œuv

<sup>313</sup> *Biffé* : bie

<sup>314</sup> *Biffé* : il fau

<sup>315</sup> *Biffé* : En ver

— Cette reflexion (dit la mere) montre beaucoup de jugement, mais il ne faut pas pousser la charité trop loin, allons Zorilla, posez doucement cette jeune tete<sup>316</sup> sur ce banc, et retirons nous<sup>317</sup> ”

Zorilla<sup>318</sup> passa ses deux mains sous ma tete et retira, doucement ses genoux. Je crus alors qu’il etoit inutile de faire plus lontems l’endormi, je me mis sur mon seant, et j’ouvris les yeux. La mere poussa un cri, les jeunes filles voulurent fuir, je les retins. “ Celia Zorilla, (leur dis je)<sup>319</sup> vous etes aussi belles qu’inocentes. Et vous madame, qui n’avez l’air de leur mere que parce que vos charmes sont plus formés, permettes qu’avant que de<sup>320</sup> vous quitter, je puisse donner quelques instants à l’admiration que vous m’inspirez toutes les trois. ” Tout ce que je leur disois etoit vrai<sup>321</sup>, Celia et Zorilla eussent été des bautés parfaites, sans leur extreme jeunesse qui ne leur avoit pas encore donné le tems de se développer et leur mere qui n’avoit rellement pas trente ans, n’en paroissoit pas vingt-cinq.

“ Seigneur Cavalier (me répondit celle ci) Si vous avez<sup>322</sup> seulement feint de dormir, vous avez du vous convaincre de l’inocence de mes filles et prendre une bonne opinion et d’elles et de moi, je ne crains donc point de perdre dans votre esprit en vous priant de m’accompagner chez moi, une connoissance<sup>323</sup> commencée aussi singulierement semble faite pour devenir plus intime ”

Je les suivis<sup>324</sup> et nous arivames à leur maison qui donoit sur le Prado. Les filles allerent presider au chocolat, la mere m’ayant fait assoir sur l’estrade me dit “ Seigneur vous voyez une maison, un peu plus etofée, qu’il ne convient à notre situation présente. Je l’avois prise en des tems plus heureux, aujourd’hui je serois charmée de louer le bel etage, et je n’ose le faire, les circonstances ou je me trouve exigeant une severe réclusion.

— Madame (lui répondis-je) j’ai aussi des raisons de vivre tres retiré. Et si cela vous arangeoit je<sup>325</sup> m’acomoderois volontiers du *Quarto principal* ou bel appartement. ” En disant cela je tirai ma bourse et la vue de l’or, ecarta toutes les objections que la dame eut pu me faire. Je payai d’avance trois mois de loyer, et autant de pension. Il fut convenu que l’on me porteroit à manger dans ma chambre, et que je serois servi, par un valet afidé, qui feroit aussi mes comissions au dehors. Zorilla et Celia ayant reparu avec le chocolat furent informées des conditions du marché. Et leur regard parut<sup>326</sup> prendre possession de ma personne, mais les yeux de leur mere<sup>327</sup> sembloient vouloir la leur disputer. Ce petit combat de coqueterie ne m’echapa point j’en remis l’issue à la destinée et pris possession de ma nouvelle habitation.<sup>328</sup> Elle ne tarda pas à se trouver garnie de tout ce qui pouvoit contribuer à me la rendre agreable et comode. Tantot c’etoit Zorilla qui m’aportoit une ecritoire, ou bien Celia venoit garnir ma table d’une lampe ou de quelques livres. Rien n’etoit oublié. Les deux belles venoient séparément, et lorsqu’elles se rencontroient ches moi, c’etoit une gaité, un lutinage et des rires qui ne finissoient point. La mere avoit son tour, et s’ocupa surtout de mon lit y fit metre des draps de toile d’holande une belle couverture de soye, et une pile [de] coussins.<sup>329</sup> Ces arangements m’ocuperent la matinée.

Midi vint et l’on mit le couvert dans ma chambre, j’en fus charmé. Je trouvois beaucoup de plaisir à

---

<sup>316</sup> *Biffé* : sous

<sup>317</sup> *Biffé* : ava

<sup>318</sup> *Biffé* : poussa un soupir

<sup>319</sup> *Interl.* : (leur dis je)

<sup>320</sup> *Surch.* : je

<sup>321</sup> *Interl.*

<sup>322</sup> *Biffé* : fei

<sup>323</sup> *Biffé* : faite auss

<sup>324</sup> les suivis *surch.* : suivis la mere et les filles

<sup>325</sup> *Biffé* : prendrois le vol

<sup>326</sup> *Surch.* : aussit sembla

<sup>327</sup> les yeux de leur mere *surch.* : celui de leur mere

<sup>328</sup> *Biffé* : Bientot il fut elle fut ga

<sup>329</sup> une pile [de] coussins. *surch.* : des coussins à foison. Tous

voir trois personnes charmantes, venir tour à tour, chercher à me plaire, et solliciter quelque part à ma bienveillance. Mais il y a tems pour tout, j'étois<sup>330</sup> aise de<sup>331</sup> [*sic*] pouvoir me livrer à mon appetit sans<sup>332</sup> trouble et sans distraction<sup>333</sup>

Ensuite je pris<sup>334</sup> ma cape et mon épée et fut me promener en ville,<sup>335</sup> Je l'avois fait d'autres foix, mais jamais je n'y avois eu autant de plaisir. J'étois indépendant,<sup>336</sup> j'avois les poches pleines d'or, j'étois plein de santé, de vigueur, et graces aux caresses de mes hotesses, rempli d'une tres bonne opinion de moi meme, et il est tres ordinaire aux jeunes gens, de s'estimer, ce que le beau sexe les aprecie.

J'entrai chez un jouaillier et me mis en bijoux ensuite je fus au spectacle, et je finis par revenir chez moi, où je trouvai les trois dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantoit en s'acompanant de la guitarre, les deux autres fesoient de la resille, ou filet.

“ Seigneur Cavalier (me dit la mere) vous vous etes logé, chez nous, et vous nous temoignez beaucoup de confiance, sans savoir seulement qui nous sommes. Je crois<sup>337</sup> cependant qu'il sera convenable que nous vous en informions vous saures donc Seigneur Cavalier, Que je m'appelle Inez Santarez, Veuve de Don Juan Santarez Coregidor de Veracruz, qui m'avoit prit sans bien et me laissa de même avec les deux filles que vous voyez et sans aucun revenu. J'étois même tres embarrassée de mon veuvage et de ma pauvreté, lorsque je recu tres inopinemen[t] une lettre de mon Pere,<sup>338</sup> dont vous me permettez que je vous taise le nom. Helas il avoit aussi toute sa vie luté contre l'infortune, mais il m'apprenoit<sup>339</sup> qu'il se trouvoit enfin dans un poste brillant, etant<sup>340</sup> tresorier de la guerre, et<sup>341</sup> en même tems il m'envoyoit deux mille pistoles, avec l'ordre de venir le joindre à Madrid j'y<sup>342</sup> vins en efet mais ce fut pour aprendre que mon pere etoit aculé de concussion et meme de haute<sup>343</sup> [*sic*] et detenu au chateau de Segovie. Cependan[t] cette maison avoit été louée pour nous, je m'y suis logée, et j'y vis tres retirée, ne recevant absolument personne, à l'exception, d'un jeune homme qui travaille dans les bureaux, et qui vient me raporter ce qu'il peut aprendre<sup>344</sup> touchant le proces de mon pere. ”

En achevant ces mots Madame Santarez versa quelques larmes. “ Ne pleurez pas maman (lui dit Celia) Il y a un terme à tout et<sup>345</sup> il y en a sans doute aux peines. Voila déjà un jeune cavalier, qui a une phisionomie bien heureuse,<sup>346</sup> et sa rencontre me paroît d'un augure favorable.

— En verité (dit Zorilla) depuis qu'il est ici, notre solitude, me semble n'avoir rien de triste ”

Madame Santarez me jeta un regard où il y avoit de la tristesse et de la tendresse, les filles me regarderent aussi, puis baissèrent les yeux, rougirent se troublèrent et<sup>347</sup> furent reveuses. J'étois adoré

---

<sup>330</sup> *Biffé* : bien

<sup>331</sup> aise de *surch.* : charmé de

<sup>332</sup> *Biffé* : etre troublé

<sup>333</sup> *Biffé* : je le satisfis en plein. Le mangeai donc

<sup>334</sup> *Biffé* : mon mantea

<sup>335</sup> *Biffé* : J'ai j'étois rempli d plein de santé, mes poches l'étoient d'or.

<sup>336</sup> *Biffé* : j'avois les poches pleine d'or

<sup>337</sup> *Biffé* : donc qu que

<sup>338</sup> *Biffé* : Don Sanche de Lu de cien Lugar

<sup>339</sup> *Biffé* : oit qu'il avoit enfin

<sup>340</sup> *Surch.* : qu'il etoit

<sup>341</sup> *Biffé* : mai

<sup>342</sup> *Biffé* : etois en

<sup>343</sup> *Interl.* : et meme de haute

<sup>344</sup> *Biffé* : de l'affaire de

<sup>345</sup> *Biffé* : sans doute aux qu'il y en a

<sup>346</sup> *Biffé* : et qui m'est d'un

<sup>347</sup> *Biffé* : devinrent

de trois personnes charmantes, cet état<sup>348</sup> étoit délicieux.

Il ne dura pas longtemps. Un jeune homme grand et bien fait, s'approcha de nous, prit Madame Santarez par la main, la conduisit à quelque pas de<sup>349</sup> nous, et eut avec elle un long entretien. Ensuite Elle me l'amena et me dit " Seigneur voici Don Emanuel Esparvez,<sup>350</sup> dont je vous ai parlé et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrais aussi lui procurer l'avantage de votre connaissance, mais quoique nous habitons la même maison, je ne sais à qui j'ai l'honneur de parler<sup>351</sup>.

— Madame lui dis je suis [*sic*] noble et Asturien. Mon nom est Leganez " Je crus devoir taire le nom de Hervas qui pouvoit être connu.

Le jeune Esparvez me toisa<sup>352</sup> d'un air arrogant, et sembla même vouloir me refuser le salut.

Nous entrâmes dans la maison, et<sup>353</sup> Madame Santarez fit servir une collation,<sup>354</sup> de fruits et de<sup>355</sup> pâtes légères. J'étois encore le centre principal<sup>356</sup> de toutes les attentions mais je m'aperçus pourtant, que bien des regards et des mines s'adressoient au nouveau venu. J'en fus blessé. Et voulant tout ramener à moi, je fus aimable et brillant. Au milieu de mon beau dire, Don manuel, croisa son pied droit sur son genou gauche, et regardant la semelle de son soulier, il dit " En vérité depuis la mort du cordonnier Maragnon, il n'est plus possible d'avoir à Madrid un soulier bien fait. " Ensuite il me fixa d'un air goguenard et méprisant.

Ce cordonnier Maragnon étoit précisément mon grand-père maternel qui m'avoit élevé<sup>357</sup> et je lui avais les plus grandes obligations, mais il déparoit fort mon arbre généalogique, du moins cela me parut ainsi. Il me sembla que je perdrois beaucoup dans l'esprit des<sup>358</sup> trois dames, si elles venoient à savoir que j'avois un grand père cordonnier,<sup>359</sup> toute ma gaieté disparut. Je jetai à Don Manuel des regards tantôt courroucés et tantôt fiers et méprisants. Je me proposai même de lui défendre de mettre les pieds dans cette maison. Il s'en alla et je le suivis dans l'intention de le lui signifier. Je l'atteignis au bout de la rue et lui fis<sup>360</sup> le compliment desobligeant que j'avois préparé. Je croyois qu'il alloit se fâcher, mais il<sup>361</sup> affecta au contraire un air gracieux, me prit sous le<sup>362</sup> menton, et me souleva de manière à me faire quitter la terre. Ensuite il me donna un coup de pied, de ceux qu'on appelle communément<sup>363</sup> croc en jambe, et me fit tomber le nez dans le ruisseau. Je fus étourdi du coup et<sup>363</sup> je me relevai<sup>364</sup> plein de boue, et plus encore de rage. Je regagnai le logis. Les dames étoient couchées, je me couchai aussi, mais je ne pus dormir deux passions me tenoient éveillé l'amour et la haine, celle-ci étoit toute concentrée sur Don Emanuel,<sup>365</sup> il n'en étoit pas de même pour l'amour, mon cœur en étoit rempli ; mais il n'étoit point fixé Celia, Zorilla, Leur mère, venoient tour<sup>366</sup> venoient tour à tour,

---

<sup>348</sup> *Biffé* : deli

<sup>349</sup> *Biffé* : la

<sup>350</sup> *Biffé* : qui

<sup>351</sup> j'ai l'honneur de parler *surch.* : lui parler

<sup>352</sup> *Surch.* : regarda avec

<sup>353</sup> *Interl.*

<sup>354</sup> *Biffé* : compo

<sup>355</sup> *Biffé* : quel

<sup>356</sup> *Biffé* : des attentions

<sup>357</sup> *Biffé* : et qui

<sup>358</sup> *Biffé* : dames,

<sup>359</sup> *Biffé* : Je regardai à mon tour Don Manuel

<sup>360</sup> *Biffé* : mon

<sup>361</sup> *Biffé* : ne le fit pas poi prit

<sup>362</sup> *Biffé* : ment

<sup>363</sup> *Biffé* : de la boue que j'avalai

<sup>364</sup> *Biffé* : pourtant

<sup>365</sup> *Biffé* : mai

<sup>366</sup> *Biffé* : à tour occuper enflamer mon imagination et mes sens, leurs images flatteuses m'occupèrent encore

enflamer mes sens et mes idées, leurs images flatteuses se confondant dans mes<sup>367</sup> rêves m'obséderent le reste de la nuit<sup>368</sup>

Je m'étois endormi fort tard je m'éveillai de même. En ouvrant les yeux je vis madame Santarez assise au pied de mon lit. Elle sembloit avoir pleuré. “ Mon jeune cavalier (me dit elle) je suis venu me réfugier chez vous. J'ai là-haut des gens, qui<sup>369</sup> me demandent de l'argent, et je n'en n'ai pas à leur donner. Je dois hélas,<sup>370</sup> mais ne falloir-il pas<sup>371</sup> habiller et nourrir ces pauvres enfants. Elles n'ont que trop de privations. ” Ici madame Santarez se mit à sangloter, et ses yeux remplis de larmes se tournoient involontairement, vers ma bourse, qui étoit à côté de moi sur ma table de nuit.

Ma bourse n'étoit plus telle que je l'avois recue, des mains du généreux inconnu. Les trois mois de pension payés à l'avance, et mes emplettes de bijouterie l'avoit réduite à la moitié de son ampleur première. J'aurois eu assez de motifs de ménager ce reste, mais l'inconnu m'avoit recommandé, de satisfaire mes passions, et de dépenser. Je jetai l'or sur la table, j'en fis deux parts égales à l'œil, et j'en offris une à Madame de Santarez qui crut à peine ce qu'elle voyoit et ne s'attendoit point à ce trait de générosité, d'abord elle en parut comme immobile<sup>372</sup> de surprise, ensuite elle prit<sup>373</sup> mes mains les<sup>374</sup> baisa avec transport, les pressa contre son cœur puis elle ramassa<sup>375</sup> l'or et s'en alla en disant “ Oh mes enfants mes chers enfants ” Les filles vinrent ensuite elles baisèrent aussi mes mains, et tous ces témoignages<sup>376</sup> de reconnaissance achevèrent de brûler mon sang<sup>377</sup> allumés déjà par mes songes<sup>378</sup>.

Je m'habillai à la hâte et voulus aller prendre l'air, sur une terrasse de notre maison. Passant<sup>379</sup> devant la<sup>380</sup> chambre des jeunes filles, je les entendis, sangloter et s'embrasser en pleurant, j'écoutai un instant et puis j'entrai. Celia me dit “ Ecoutez moi, hôte trop cher et trop aimable, vous nous voyez dans la plus extrême agitation. Depuis que nous sommes au monde, aucun nuage n'avoit troublé le sentiment que nous avons l'une pour l'autre, et nous étions liées par la tendresse plus encore que par le sang. Il n'en n'est plus de même<sup>381</sup> depuis que nous vous connaissons. La jalousie s'étoit glissée dans nos âmes, et peut-être en serions-nous venues à nous haïr. Le bon naturel de Zorilla a prévenu<sup>382</sup> ce malheur affreux. Elle s'est jetée dans mes bras, nos larmes se sont confondues et nos cœurs se sont rapprochés. A présent notre cher hôte c'est à vous de<sup>383</sup> nous reconcil[i]er tout à fait, promettez<sup>384</sup>, de ne pas aimer l'une de nous<sup>385</sup> plus que l'autre. Et si vous avez quelque caresse à nous faire partagez-les bien également ”

---

m'occuperent encore dans mes rêves

<sup>367</sup> *Biffé* : reveries [?]

<sup>368</sup> *Biffé* : J'avois dormi longtemps, je m'éveillai d

<sup>369</sup> *Surch.* : à qui je ne sais que répondre, car ils

<sup>370</sup> *Biffé* : mais mes filles pouvoient elles aller

<sup>371</sup> *Biffé* : habiller

<sup>372</sup> *Biffé* : d'étonnement

<sup>373</sup> *Biffé* : une de

<sup>374</sup> *Surch.* : la

<sup>375</sup> *Surch.* : prit

<sup>376</sup> *Surch.* : transports

<sup>377</sup> *Biffé* : que les rêves av

<sup>378</sup> *Biffé* : de la nuit

<sup>379</sup> *Biffé* : près de

<sup>380</sup> *Biffé* : porte

<sup>381</sup> *Biffé* : de

<sup>382</sup> *Surch.* : empêché

<sup>383</sup> *Biffé* : mettre le sceau

<sup>384</sup> *Biffé* : nous

<sup>385</sup> *Interl.* : de nous

Qu'avois je à répondre à cette<sup>386</sup> invitation, vive et<sup>387</sup> pressante, je les serai tour à tour dans mes bras, je sechai leurs pleurs et leur tristesse fit place à de tendres follies.

Nous passames ensemble sur la terrasse, où Madame de Santarez nous vint trouver.<sup>388</sup> Le bonheur d'avoir payé ses creanciers l'ennyvroit de joye, elle me pria de diner avec elle, et de lui donner toute cette journée, notre repas eut un air de confiance et d'intimité<sup>389</sup>. Les domestiques furent écartés, les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez, épuisée par les emotions<sup>390</sup> qu'elle avoit éprouvée, but deux verres d'un vin genereux de Rotha, ses yeux un peu troubles, n'en furent<sup>391</sup> que plus brillants. Elle s'anima beaucoup, et il n'eut tenu qu'à ses filles, d'avoir encore de la<sup>392</sup> Jalousie mais elles respectoient trop leur mere pour que l'idée leur en put venir, et celle ci,<sup>393</sup> trahie par<sup>394</sup> un sang que le vin avoit exalté,<sup>395</sup> étoit neanmoins fort éloignée de tout libertinage.

De mon côté j'étois loin de songer à des projets de seduction, le sexe et l'âge étoient nos seducteurs. Les douces impulsions de la nature, repandoient sur notre commerce un charme inexprimable et nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eut séparé, mais j'avois comandé des rafraichissement chez un limonadier voisin, et leur apparition causa une surprise<sup>396</sup> agreable<sup>397</sup> et vive. Tout alloit bien jusques la, mais nous etions a peine à table, que nous vimes arriver Don Cristophe l'entree d'un chevalier Francois dans le harem du grand seigneur n'y feroit pas une sensation plus facheuse que je n'en n'<sup>398</sup>éprouvai en voyant arriver Don Cristophe. Madame Santarez et ses filles, n'étoient veritablement pas mes epouses, et ne composoient pas mon serail, mais mon cœur en avoit pris une sorte de possession,<sup>399</sup> et l'infraction de mes droits me causoit une mortelle douleur.

Don Cristophe n'y fit aucune attention, non plus qu'à ma personne, il salua les dames,<sup>400</sup> conduisit madame de Santarez<sup>401</sup> au bout de la terrasse, eut avec elle une longue conversation, et puis vint se metre à table sans que personne l'y invita. Il mangeoit, buvoit et ne disoit mot, mais la conversation etant tombée sur les combats de taureaux, il poussa son assiete,<sup>402</sup> donna un coup de poingt sur la table, et dit.

“ Ah par Saint Cristophe mon patron, pourquoi faut-il que je sois commis dans les bureaux du ministre j'aimerois mieux<sup>403</sup> etre le dernier Torero de Madrid que president de toutes les cortes de la Castille. ” En meme tems il tendit le bras, comme pour percer un taureau, et nous fit admirer<sup>404</sup> l'épaisseur de ses muscles. Ensuite pour<sup>405</sup> montrer sa force, il plaça les trois dames, dans un fauteuil,

---

<sup>386</sup> *Surch.* : une

<sup>387</sup> vive et *surch.* : aussi tendre et

<sup>388</sup> *Biffé* : Elle

<sup>389</sup> *Biffé* : les deux filles nous servirent tour à tour

<sup>390</sup> *Biffé* : de la ma

<sup>391</sup> *Surch.* : n'étoient

<sup>392</sup> encore de la *surch.* : de nouveaux motifs de

<sup>393</sup> *Biffé* : un peu

<sup>394</sup> *Biffé* : ses sens

<sup>395</sup> *Biffé* : n'

<sup>396</sup> *Biffé* : aussi vive qu'

<sup>397</sup> *Biffé* : et

<sup>398</sup> je n'en n' *surch.* : je n' celle que j'

<sup>399</sup> *Biffé* : et

<sup>400</sup> *Biffé* : prit

<sup>401</sup> *Biffé* : dans un cabinet voisin,

<sup>402</sup> *Biffé* : et

<sup>403</sup> *Interl.*

<sup>404</sup> *Biffé* : la fo

<sup>405</sup> *Biffé* : nous



mit sa main sous le fauteuil et les porta par toute la chambre. Don Cristophe trouvoit tant de plaisirs à ces jeux, qu'il les prolongea le plus qu'il put. Ensuite il prit sa cape et son épée pour s'en aller. Jusques là il n'avoit fait aucune attention à moi, mais alors m'adressant la parole il dit. " Depuis la mort du cordonier Maragnon, qui est-ce qui fait les meilleurs souliers, à Madrid ? " Ce propos ne parut aux dames qu'une absurdité, telle que Don Christophe en proféroit assés souvent — Quant à moi je le ressentis jusqu'au fond de l'ame, j'allai chercher mon épée et courus après Don Christophe. Je l'ateignis au bout d'une rue de traverse. Je me mis devant lui et tirant mon épée je lui dis. " Insolent tu vas me payer tant de laches affronts. " Don Christophe, mit la main sur son épée, mais ayant aperçu à terre une petite baguette il la ramassa, en donna un coup sec, sur la lame de mon épée, qu'il fit tomber à vingt pas, ensuite il s'aprocha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu'au ruisseau et m'y jetta comme il avoit fait la veille mais si rudement que j'en fus etourdi.

Un homme me donna la main pour me relever. Je le reconnus pour celui, qui avoit fait enlever le corps de mon epoux [*sic*] et m'avoit donné mille pistoles.

Je me jetai à ses pieds il me releva avec bonté et me dit de le suivre, nous<sup>406</sup> marchames en silence et arivames au pont du mançanarez, ou nous trouvames deux chevaux noirs, avec les quels nous galopames le long<sup>407</sup> du bord, assés longtems et nous arivames à une maison solitaire dont les portes s'ouvrirent d'elles mêmes<sup>408</sup> ainsi que les portes des chambres. Celle ou nous entrames etoit tapissée de serge brune, ornée de flambeaux d'argent et d'une braziere de même metal auprès de laquelle nous nous assimes, dans deux fauteuils.<sup>409</sup> Alors l'inconnu me dit " Seigneur Hervas, Voila comme va le monde<sup>410</sup> dont l'ordre tant admiré ne brille pas<sup>411</sup> par la justice distributive. Les uns ont recu de la nature une force de huit cent livres d'autres de soixante. Il est vrai que l'on a inventé la trahison, qui remet tout de niveau. " En même tems il ouvrit un tiroir dont il tira un poignard. " Voyez me dit-il cet instrument, le bout<sup>412</sup>, contourné en olive,<sup>413</sup> se termine par une pointe plus afilée qu'un cheveu. Mettez le à votre ceinture. Adieu mon cavalier quand vous aurés besoin de moi, venez au pont du mancanarez, frapez trois fois dans vos mains, et vous verrez arriver les chevaux noirs.<sup>414</sup> Mais a propos, il ne faut pas oublier l'essentiel, voici une seconde bourse. Ne vous en faites pas faute. Nous serons aussi dans le cas de vous demander quelque petit service. " Je remontai sur les chevaux noirs et regagnai le pont où ils s'arreterent tout cour ne voulant pas faire un pas de plus. Je descendis donc et fus a pied à mon logis.

---

<sup>406</sup> *Biffé* : cou

<sup>407</sup> *Biffé* : de la

<sup>408</sup> *Au verso de la p. précédente* : mais alors m'adressant la parole [...]

<sup>409</sup> *Biffé* : " Seigneur Hervas

<sup>410</sup> *Biffé* : le createur

<sup>411</sup> tant admiré ne brille pas *surch.* : n'est pas remarquable

<sup>412</sup> le bout *surch.* : la pointe

<sup>413</sup> *Biffé* : est plus

<sup>414</sup> *Biffé* : " Je pr